



Corela

Cognition, représentation, langage

8-2 | 2010

Vol. 8, n° 2

L'invariant à l'épreuve de la diachronie

Brian Lowrey et Fabienne Toupin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/corela/1853>

DOI : 10.4000/corela.1853

ISSN : 1638-573X

Éditeur

Cercle linguistique du Centre et de l'Ouest - CerLICO

Référence électronique

Brian Lowrey et Fabienne Toupin, « L'invariant à l'épreuve de la diachronie », *Corela* [En ligne], 8-2 | 2010, mis en ligne le 26 novembre 2010, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/corela/1853> ; DOI : 10.4000/corela.1853

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.



Corela – cognition, représentation, langage est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

L'invariant à l'épreuve de la diachronie¹

Brian Lowrey et Fabienne Toupin

1. Introduction

- 1 Il sera question ici d'une notion qui semble remporter une très grande adhésion parmi les linguistes anglicistes en France, celle de "l'invariant sémantique". La situation est telle que le but de la recherche en linguistique anglaise paraît souvent se ramener à l'identification d'un invariant pour une forme donnée : "En fait, l'essentiel de la recherche en linguistique moderne a pour objectif cette quête d'un invariant pour une même forme" (Lancri 1996 : 157)². En dehors de l'Hexagone, pourtant, et notamment chez les linguistes anglophones, l'hypothèse de l'invariant ne trouve que peu d'écho en linguistique. En dehors de Bolinger (1972, 1977 – sur qui nous revenons plus loin), on pourrait citer par exemple Bouma (1975), qui défend l'idée selon laquelle : "a grammatical form has a basic meaning in all its uses", mais on ne lui accorde en général que peu de crédibilité. Palmer écrit ainsi : "Often no justification is given for this assumption, although the evidence seems to be against it" (1990 : 14). Si le nombre de défenseurs de cette hypothèse dans les pays anglophones n'est pas en soi un indicateur de sa valeur intrinsèque, en revanche sa circulation très importante en France parmi les linguistes anglicistes en fait un objet difficilement débattable. C'est pourtant cet objet que nous voulons examiner ici de manière critique³.
- 2 Toute réflexion sur l'invariant fait appel au concept d'*identité*. Cette notion a été et est encore bien explorée en linguistique (cf. Osu, Col, Garric et Toupin (éds.) 2009). De nombreuses approches, de nombreux linguistes, ont contribué à la réflexion sur l'identité, sans nécessairement employer le terme d'ailleurs, au travers de leurs interrogations sur la construction du sens. Notre point de départ sera ici un extrait du *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage* de Ducrot et Todorov. Ces linguistes posent la question de la reconnaissance d'un seul et même élément à travers ses multiples emplois : "Pourquoi admettre qu'il y a la même unité « adopter » dans « adopter une

mode » et « adopter un enfant » ? Et lorsqu'un orateur répète « Messieurs, Messieurs », avec des nuances différentes, aussi bien dans la prononciation que dans le sens, pourquoi dit-on qu'il utilise deux fois le même mot ?" (1972 : 34)

- 3 Actuellement, l'identité des unités lexicales est l'enjeu de débats importants et très intenses en sémantique, en tout cas en France (cf. par exemple, dans une abondante littérature, le numéro 133 de *Langue française* : "Le lexique, entre identité et variation"). Mais ce qui est dit des unités lexicales s'applique aussi bien aux unités grammaticales, d'ailleurs aujourd'hui regroupées sous le terme de *marqueurs* dans une perspective énonciativiste. En effet, le problème est comparable, car lorsque l'on est confronté à la diversité des valeurs d'un item x, qu'il soit lexical ou grammatical, on a finalement le choix entre deux postures intellectuelles :
- 4 (i) On peut insister sur la diversité des emplois et procéder à un **morcellement** de l'item, selon des critères variables (que le linguiste se donne à partir de l'observation). Cette attitude pose des problèmes pour tout cadre théorique qui s'attache à l'unicité du signe : "Ces différents types de morcellement – aussi légitimes qu'ils puissent être – traduisent le refus de prendre en compte de façon opératoire l'unité ou plus exactement l'identité du lexème appréhendée à travers la diversité de ses valeurs et emplois." (Paillard 2000 : 100-01).
- 5 (ii) On peut privilégier l'unicité de la forme de surface et rechercher un **invariant**, un pôle d'invariance, ou encore, dans la terminologie culiolienne récente, une forme schématique (nous revenons plus loin sur ce concept).
- 6 On connaît bien les problèmes soulevés par l'approche atomisante, le morcellement, ainsi que – réciproquement – les avantages de la recherche de l'invariant (cf. entre autres, dans une littérature très riche, Guillaume 1969, Adamczewski 1982). Depuis une quinzaine d'années environ, l'approche basée sur l'invariant a commencé à susciter la réflexion des linguistes (voir Delmas 1993, Girard 1996, Lancri 1996, Toupin 2008). Notre propos ici est de montrer que l'invariant, sous sa forme actuelle du moins, est une vraie-fausse solution à un vrai problème de description linguistique – mais aussi de pédagogie. Nous examinerons la notion d'invariant à la lumière de données synchroniques et diachroniques, pour montrer que les deux types d'observables posent des problèmes bien réels à l'hypothèse de l'invariant.

2. L'invariant est un contenu

- 7 On s'accorde généralement pour faire remonter à Gustave Guillaume (cf. Lapaire & Rotgé, 1992 : 220) l'origine de l'invariant. Chez ce linguiste en effet, la langue est un système de conditions en petit nombre, qui sont chacune à l'origine de conséquences discursives nombreuses et diverses, appelées *effets de sens*. La diversité n'exclut pas la contradiction, mais celle-ci n'est apparente qu'en surface, en sorte que le conditionnement initial est préservé. Un invariant est une condition en langue de ce type (voir Douay et Roulland 1990, s.v. *effet de sens*).
- 8 Concept clé de la Psychomécanique guillaumienne, l'invariant a été adopté par d'autres cadres théoriques, en particulier en énonciation ; nous plaçons d'emblée à part la version récente de la Théorie des Opérations Prédicatives et Énonciatives d'Antoine Culioli, de nombreux chercheurs travaillant dans ce cadre se distinguent des autres énonciativistes (en particulier, anglicistes) en n'employant pas *invariant* au sens « d'invariant

sémantique » et en promouvant un concept différent, celui de *forme schématique* (voir ici même, §6). L'invariant a été et est toujours appliqué de façon privilégiée aux marqueurs grammaticaux. "[...] ce mot [invariant] désigne une **caractéristique constante**, que l'on retrouve dans tous les emplois en discours d'une même forme de langue" (Lapaire et Rotgé 1993 : 286). L'invariant représente donc l'identité d'un marqueur.

- 9 La question de l'identité est envisagée à travers la variation de deux facteurs, pris isolément ou combinés :
- 10 – le sens (les valeurs), ex : *should* de conseil, de nécessité logique, putatif, etc.
- 11 – l'appartenance catégorielle (la catégorie syntaxique, donc la distribution), ex : *do* verbe lexical et *do* auxiliaire ; *that* déterminant ou pronom démonstratif, adverbe intensifieur, conjonction de subordination, pronom relatif ; etc.
- 12 L'invariant doit décrire l'ensemble des emplois et des valeurs de l'unité qu'il caractérise, mais en même temps, il ne correspond à aucune de ces valeurs singulières. Il n'est pas non plus assimilable à un sens qui serait premier – que *premier* renvoie à « historiquement premier » ou à « statistiquement le plus fréquent »⁴. **Pour autant, l'invariant énonciativiste est bien assimilable à un sens particulier. C'est un contenu.** L'identité qu'il pose est une sorte de plus petit dénominateur commun à tous les emplois du marqueur. Dans la mesure où l'objectif est de dégager une invariance du *mot* sous forme d'un contenu, on peut dire que la linguistique de l'invariant est *une linguistique du mot*. Les différentes valeurs ou effets de sens en contexte correspondent aux extensions, déformations, avatars d'un noyau de sens stable, constitutif de l'identité de l'unité. Ce noyau est décrit par une combinaison de sèmes ou de traits tels que agentivité, inchoation, mouvement, etc. Les sèmes ou traits en question sont nécessaires et suffisants. Ils sont toujours présents dans les emplois du marqueur : ils les expliquent tous et ne peuvent pas être neutralisés, "mis en sommeil". Voici deux exemples pour illustrer notre propos :

Le fait essentiel (souligné par Cotte 1982, p. 135) me paraît être que *to*, dans la construction *to+V*, garde son sens originel : l'expression d'un « mouvement » qui se fait d'un point *x* vers un point *y*.

[Dans le cas du *to* particule de l'infinitif] le mouvement se fait non pas vers un objet, mais vers une proposition. (Larrea 1991 : 9).

Si *ONE* et *SOME* s'utilisent comme représentants non référentiels d'un groupe nominal, c'est que, par nature, ce sont les signes d'une opération d'extraction. [...] *ONE* et *SOME* ne marquent pas directement l'opposition référentiel/non référentiel. Mais les deux traits qu'ils comportent, extraction et caractère indifférencié de l'unité (ou des unités) extraite(s), les rendent aptes à exprimer le non-référentiel si le contexte le permet.

(Garnier et Guimier 1997 : 66)⁵

- 13 Cette dernière citation montre bien que l'invariant peut constituer le cadre d'un raisonnement visant à dégager le rôle respectif du marqueur et de son cotexte dans la variation des sens qui peuvent lui être associés (cf. "aptes à exprimer le non-référentiel si le contexte le permet."). Et sous cet angle, il convient de nuancer les positions, la linguistique de l'invariant étant alors moins nettement une linguistique du mot et davantage *une linguistique du discours*.
- 14 La tâche de formuler un invariant est probablement une des plus malaisées qui soit dans la description linguistique contemporaine. Jean-Jacques Franckel et Denis Paillard, dans la revue *Langages* 129 (1998 : 61), évoquent "l'inévitable étau des deux contraintes antagonistes qui conduisent d'un côté à surinvestir le mot pour ne rien rater de sa

spécificité et, de l'autre, à l'alléger pour permettre d'embrasser la totalité de ses emplois dans l'abstraction requise par la recherche de ce qui pourrait en constituer une sorte d'épure." (voir aussi à ce sujet Franckel 1992 : 96). La formulation d'un invariant doit donc être suffisamment précise, car trop vague, elle expose l'invariant à perdre toute force discriminante et à ne plus éclairer le fonctionnement du marqueur ; inversement, une formulation trop pointue prive l'invariant de son pouvoir d'unification des effets de sens sous une bannière unique et fait le lit d'une contradiction à laquelle le linguiste va se heurter tôt ou tard.

- 15 La difficulté est telle qu'on en vient parfois à des expédients. Ainsi, lorsqu'Henri Adamczewski ne parvient pas à réconcilier les effets de sens, spatiaux et autres, de la particule *up* de l'anglais contemporain (ci-après AC), il écrit ceci, qui surprend sous sa plume : "[...] le point de vue selon lequel les emplois de UP relèvent d'un continuum qui va du sens directionnel à la résultativité/perfectivité ne tient pas : n'est véritablement PARTICULE que le UP abstrait qui n'a plus rien à voir avec le UP qui s'oppose à *down*." (Adamczewski 2003 : 22). Parfois encore, il semble inévitable de reconnaître l'impossibilité de formuler un invariant : "MUST de son côté présente un fonctionnement un peu particulier. Il signale en effet un rapport de congruence ou de compatibilité forte lorsqu'il est employé de façon épistémique (ex. *She MUST be over 25*) et de non-congruence dans le cas inverse [...]. Signalons néanmoins l'existence de réalisations non épistémiques de MUST dans lesquelles la compatibilité Sujet / Prédicat est au contraire naturelle [...]. MUST ne possède donc pas, à proprement parler, d'invariant" (Lapaire et Rotgé 1991 : 483). On obtient alors un effet contraire à celui visé : une vision cloisonnée, atomisante, plutôt que transcatégorielle, unifiante, une rigidité là où, initialement, on visait la plasticité capable d'éclairer et expliquer.
- 16 La notion d'invariant doit être mise en débat dans le cadre de la linguistique historique, qui pose des questions telles que : (i) dans quelle mesure peut-on parler d'*invariant* lorsqu'un recul historique suffisant permet de constater que tous les marqueurs évoluent (varient !) dans leurs emplois, parfois radicalement ? (ii) Si l'invariant varie, cela pose la question de l'identité d'un marqueur à lui-même : à partir de quand a-t-on des mots différents, par conséquent à partir de quand l'invariant de contenu ne tient-il plus ? (iii) Si l'invariant varie, cela pose la question de l'identité d'un marqueur à un autre (problème des zones de recouvrement entre marqueurs). Telles sont les questions auxquelles nous allons tenter de répondre dans ce qui suit, en nous basant sur des études de cas en synchronie et en diachronie (*girl, must, to, do, le parfait, should et ought to*). Notre cadre théorique est celui de la théorie de la grammaticalisation de Hopper et Traugott (2003) et la théorie du changement sémantique de Traugott et Dasher (2002).
- 17 On pourrait nous objecter que le fait que l'invariant (ce qui "ne varie pas", "ne change pas") ne résiste pas, ou mal, à la diachronie est un truisme qui n'a pas besoin d'être démontré. Pourquoi, dans ce cas, l'hypothèse de l'invariant ne propose-t-elle toujours pas de solutions à ce problème ? Quels seraient les mécanismes de l'évolution linguistique dans une telle perspective ? Il ne suffit pas de considérer que la recherche d'un invariant est pour l'essentiel une démarche de synchronie et n'a pas de ce fait à tenir compte des données diachroniques. Cette position serait intenable en l'état actuel de nos connaissances sur l'articulation synchronie-diachronie : on sait en effet dépassée la conception de l'histoire d'une langue comme une succession d'états synchroniques, l'un cédant la place au suivant sur le mode de la *rupture*. Un des apports majeurs de la théorie de la grammaticalisation, à nos yeux, est d'avoir démontré que **l'histoire, donc le temps,**

n'est pas une somme d'éléments discrets correspondant à des synchronies distinctes et successives, mais une continuité au long de laquelle plusieurs opérations de changement linguistique se déroulent en parallèle.

- 18 Notre propos n'est pas, précisons-le tout de suite, de remettre en cause la légitimité d'une description synchronique des langues, qui est pratiquée par de très nombreux linguistes et est en soi tout à fait valide : c'est la validité de l'invariant comme outil d'analyse qui nous semble contestable. De ce qui vient d'être rappelé sur l'articulation synchronie-diachronie, il découle que toute analyse synchronique d'une langue ne fait qu'intercepter des changements en cours (tels l'entrée de nouveaux éléments dans le lexique, la perte d'autres, la grammaticalisation d'autres encore). L'analyse synchronique, pour être efficace, doit être en mesure d'identifier et de rendre compte de ces phénomènes. Elle doit aussi pouvoir identifier les conséquences de changements s'étant produits par le passé. Nous tâcherons par la suite de démontrer que l'hypothèse de l'invariant, en occultant ou en prenant mal en compte la dimension dynamique du langage, crée l'illusion d'une synchronie plus simple et plus homogène qu'elle ne l'est en réalité. Notre propos est de souligner au contraire le caractère complexe, hétérogène, de toute synchronie, elle aussi *par définition* dynamique, non stabilisable. On comprend que notre objectif est très différent d'une remise en cause de la tradition héritée de Saussure, qui tient pour légitime la description d'une langue en synchronie.

3. L'invariant varie

3.1. Un item lexical : *girl*

- 19 Pour commencer à cerner les difficultés que pose la notion d'invariant, nous nous sommes demandé quel invariant on postulerait pour un lexème d'usage courant, et nous avons choisi le substantif *girl*. Quelle "caractéristique constante" retrouverait-on dans tous les emplois en discours de cette forme (cf. Lapaire et Rotgé 1993, citation supra) ? Partons des énoncés suivants :
- (1) Look at that girl over there!
 (2) What was the name of the girl that you used to sit next to in class?
- 20 La réponse comprendrait vraisemblablement les traits suivants, que nous donnons en anglais : [+human], [+young], [+female]. Elle réclamerait d'emblée quelques précisions ou ajustements, comme le montrent les exemples que voici :
- (3) Is our rabbit a girl or a boy, Mummy?
 (4) The Mature Woman in Higher Education: What's a Nice Old Girl Like You Doing in a Place Like This?
 (Site de l'ERIC, Education Resources Information Center)
- 21 Dans (3), le référent de *girl* n'est pas un être humain. Dans (4), *girl* ne désigne pas un être jeune : son emploi correspond plutôt à la définition 2 du *Longman Dictionary of Contemporary English* :
- (5) 2.spoken. an old woman: *She's a nice old girl!*
 (<http://www.ldoceonline.com/dictionary/old-girl>)
- 22 Certes, on soulignera le rôle de *old* dans cette interprétation, mais ce serait trop vite oublier que *old girl* ne réfère pas nécessairement à un être âgé et peut même renvoyer à une personne jeune encore, au sens de « ancienne élève d'une école ou institution ». Quoi

qu'il en soit, on observe l'absence de contradiction sémantique entre les deux termes *old* et *girl*.

- 23 Si les traits [+human] et [+young] ne sont pas des constantes, [+female] en revanche semble bien en être une. Ce pourrait être le véritable invariant de *girl*, en référence à une distinction fondamentale entre êtres animés mâles/masculins et femelles/féminins. On pourrait donc s'attendre à retrouver cette caractéristique constante dans tous les emplois de *girl*, non seulement en synchronie, mais également à travers l'histoire de l'anglais. Comment expliquer, alors, sa présence dans l'exemple suivant :
- 24 (6) Plato the poete, I putte hym first to boke; / Aristotle and othere mo to argue I taughte. / Grammer for **girdles** I garte first write, / And bette hem with a baleys but if thei wolde lerne. (William Langland, Piers Plowman)
- 25 Le narrateur dans (6) n'a pas fait écrire une grammaire à l'usage d'un public exclusivement féminin, ce que Schmidt a bien compris dans sa traduction de 1992 : « I first got grammars written for the use of the young. » En effet, le sens exprimé par *girdles* ici correspond au sens 1 proposé par l'OED :
- (7) 1. A child or young person of either sex, a youth or maiden. Chiefly in the plural: children, young people.
- 26 L'OED indique également qu'en moyen-anglais (ci-après MA), si on voulait préciser que le référent de *girl* était une fille ou un garçon, on ajoutait un lexème orientant vers le féminin ou le masculin : c'est ainsi que *knave girl* désignait un garçon, *gay girl* une fille. Ce n'est qu'à partir de 1530, nous signale l'OED, que *girl* commence à signifier « female child » uniquement.
- 27 La recherche en synchronie de l'invariant de *girl* à l'époque de Langland aurait sans doute débouché sur quelque chose comme « jeune personne, du sexe masculin ou féminin ». Or, il est clair que si *girl* en AC possède un invariant, ce n'est plus le même. On voit mal comment ce changement se serait produit si la caractéristique « garçon ou fille » était obligatoirement présente lors de chaque emploi de la forme. L'hypothèse de l'invariant semble exclure ce type de changement, pourtant assez banal dans l'histoire des langues naturelles, ce qui pose problème. Si le sens d'un lexème d'usage aussi courant que celui désignant (en AC) une jeune personne de sexe féminin a pu connaître une telle évolution, on imagine qu'il est aussi probable que les marqueurs grammaticaux, au rôle apparemment plus abstrait, voient eux aussi leur invariant subir d'importantes modifications au fil du temps.

3.2. Un item grammatical : *must*

- 28 Prenons maintenant l'exemple d'une unité grammaticale, l'auxiliaire de modalité *must*. Son ancêtre, le verbe prétérito-présent *motan*, signifiait surtout en vieil-anglais (ci-après VA) « avoir la permission/possibilité de », ce qui correspond, globalement, au terrain aujourd'hui occupé par *may*, *be allowed to*, *be able to* (voir Traugott 1999)⁶:
- (8) Ic hit þe þonne eghate þæt ðu on Heorote **most** Sorhleas swefan mid ðinra secga gedryht
(Beowulf, exemple dû à André Crépin) « Je te promets donc que toi, dans le Palais-au-Cerf, tu **pourras** / dormir sans tourment avec la suite de tes hommes »
- (9) He gehet Romanum his freondscipe, swa þæt hi **mostan** heora ealdrihta wyrðe beon (Alfred, Boethius)

« He promised the Romans his friendship, so that they **might** be worthy of their old privileges. »

(10) Hu mæg se beon gesælig se þe on þam gesælþum þurhwunian ne **mot** (Alfred, Boethius)

« How can he be happy, he who in happiness **may** not continue? »

- 29 En vieil-anglais tardif et au début du moyen-anglais, selon Traugott (1999), "a new obligation meaning of *mot-* arose alongside the ability and permission meanings"⁷ et à partir du 15^{ème} siècle, *most/must* ne signifie plus que « devoir, avoir l'obligation de ». Les exemples (10) et (11) sont aussi instructifs quant à l'évolution du sémantisme de *magan* (l'ancêtre de *may* moderne) :

(11) Swæ feawa hiora wæron þæt ic furðum anne anlepne ne **mæg** geðencean be suðan Temese ða ða ic to rice feng (Alfred, On the State of Learning in England)

« There were so few of them that I **couldn't** even think of a single one south of the Thames when I came to the throne. »

- 30 Les valeurs associées à *magan* ont évolué, puisque le verbe médiéval était plus proche du *can* contemporain que de *may*. Il en va de même, mais de façon plus spectaculaire, des valeurs associées à *motan* : le verbe médiéval correspondait au *may* contemporain, pas à *must*. Culioli (1997) évoque brièvement le cas de *motan*, cherchant à lui trouver une propriété invariante. Dans son analyse, avec ce verbe "on aboutit à ce que j'appelle un déploiement, c'est-à-dire à une variété d'emplois liée à la notion d'accès (mise en relation de lieux, grâce à un mouvement dans l'espace)" (1997 : 49). Mais cette démarche illustre bien les faiblesses du principe de l'invariant. Afin de relier toutes les valeurs exprimées par *motan* en VA, Culioli propose un fil rouge tellement abstrait qu'il ne permet pas d'établir l'identité du marqueur en question. En utilisant le raisonnement de Culioli (1997 : 49-50), on pourrait établir ce même rapport avec "l'accès" pour d'autres marqueurs, comme *magan* ou *cunnan*, par exemple. Qui plus est, aussi intéressantes que soient les pistes évoquées par Culioli pour décrire l'extension sémantique de *motan*, la propriété invariante proposée ne paraît valable qu'à un moment précis dans l'histoire du verbe, l'époque où il pouvait signifier à la fois « avoir la permission de » et « être dans l'obligation de ». Enfin, cette démarche ne permet pas de répondre à une des questions soulevées par cet article : comment réconcilier le principe de l'invariance et le changement linguistique ? *Must* en anglais moderne n'exprime plus que la notion d'obligation. Autrement dit, la propriété qui permettait à *motan* d'évoquer aussi bien la permission que l'obligation a dû subir d'importantes modifications, voire disparaître. On voit mal comment ceci pourrait se produire, si l'invariant est, comme on l'énonce, une caractéristique constante, donc présente lors de tout emploi du marqueur en question.
- 31 Un conditionnement *strictement invariant* ne permettrait pas aux unités lexicales ou grammaticales de suivre le genre d'évolution illustrée ici avec les cas de *girl* et de *must*. Il paraît difficile, voire impossible, de penser que les valeurs associées à *girl* ou à *must* aient pu à ce point évoluer sans que l'invariant de ces formes – noyau de sens stable, constitutif de leur identité – n'ait lui-même évolué. Et si *l'invariant varie*, cela pose la question de l'identité d'un marqueur à lui-même : à partir de quand a-t-on des mots différents, par conséquent à partir de quand l'invariant de contenu ne tient-il plus ? C'est ce dont nous traitons maintenant.

4. Quand l'invariant varie (I) : la question de l'identité d'un marqueur à lui-même

- 32 A nos yeux, un des problèmes théoriques majeurs posé par l'hypothèse de l'invariant est lié à l'identification des marqueurs. Si l'on se donne pour objectif de découvrir et énoncer l'invariant à l'oeuvre derrière tous les emplois d'un marqueur donné, lexical ou grammatical, encore faut-il décider quand on est effectivement en présence d'occurrences du même. On ne voudrait pas, sans aucun doute, attribuer le même invariant à deux homonymes comme *bat* (« batte ») et *bat* (« chauve-souris ») en anglais, ni, dans un ordre d'idées voisin, aux deux verbes *let* : *let* « ne pas s'opposer à la réalisation de ... » et *let* « entrave(r) » (que l'on trouve dans l'expression figée *without let or hindrance*), respectivement issus des verbes vieil-anglais *lætan* et de (*ge*)*lettan*, et auxquels les aléas de l'évolution diachronique ont donné la même forme de surface en AC. Ce n'est pourtant pas autre chose qui est fait dans une optique énonciative lorsque, par exemple, un invariant est recherché pour le marqueur *-ing*, certes un seul et même signe en synchronie moderne, mais issu comme on le sait (cf. Lancri 2001) de trois sources différentes en diachronie. Et qu'en est-il de deux unités différentes dont l'une est issue de l'autre, suite à un processus de grammaticalisation ? Par exemple, quel rapport existe-t-il en français contemporain entre le substantif *pas* (comme dans *un pas en avant*), et le *pas* élément du morphème discontinu de la négation (*Je n'ai pas encore fait le lit*) ? Pour la plupart des locuteurs du français contemporain, il s'agit de deux mots indépendants, même si – ce qu'ils ignorent – le second *pas* est bel et bien issu historiquement du premier (Hock 1991, Schwegler 1988). Il paraît difficile de leur attribuer un invariant commun en synchronie : ce sont désormais deux mots différents, comme les deux *bat* de l'anglais. Ne pas leur chercher d'invariant commun semble donc logique.
- 33 Mais dans ce cas, pourquoi toute une partie de la réflexion linguistique française s'attache-t-elle à trouver l'invariant commun, par exemple, aux occurrences des formes *to* (préposition et particule infinitive) et *do* (auxiliaire et verbe lexical) en AC, alors qu'il a été démontré, entre autres, par Pullum (1982) pour le premier, et par Miller (2000) pour le second, que nous sommes en présence de marqueurs différents ? Dans ce qui suit, nous verrons que la particule infinitive ainsi que l'auxiliaire ont le statut de foncteurs à part entière (ang. *functors*), c'est-à-dire de morphèmes essentiellement grammaticaux, devenus indépendants en AC de leurs ancêtres respectifs, la préposition et le verbe lexical, et donc qu'ils ne partagent plus les propriétés syntaxiques et sémantiques de ces derniers ; pour montrer aussi que la recherche d'un invariant entre le foncteur et son ancêtre historique ne permet pas d'expliquer leur fonctionnement en AC, et que seule une prise en compte de la dimension dynamique du langage et de phénomènes tels que la grammaticalisation débouche sur une explication satisfaisante de leur distribution actuelle. On voit que ces réflexions poseront plus largement le problème des mots nouveaux issus de mots plus anciens, et celui de l'homonymie face à la polysémie.

4.1. *To* particule infinitive et *to* préposition

- 34 Reconnaissons d'emblée que le cas de *to* particule infinitive s'avère problématique pour à peu près toutes les théories linguistiques⁸. Son fonctionnement en AC, ainsi que son histoire, ont déjà fait couler beaucoup d'encre.

- 35 Commençons par rappeler les analyses selon lesquelles *to* particule infinitive partagerait un invariant avec la préposition homonyme. On prête souvent à *to* particule, notamment dans la littérature énonciativiste, une valeur prospective, faisant de lui un "opérateur de visée"⁹ : "cela revient à dire que la réalisation de la relation sujet/prédicat reste envisagée ; avec *to*, la relation est validable (à un moment postérieur à l'énonciation" (Lapaire et Rotgé 1992 : 139). Ce point de vue semble découler de l'idée évoquée par Larreya (1991, voir citation ci-dessus) selon laquelle la préposition et la particule infinitive *to* partageraient un même sens de base, la seule différence étant que, dans le cas du *to* particule, "le mouvement se fait non pas vers un objet, mais vers une proposition" (1991 : 9). Cette idée est récurrente chez les linguistes énonciativistes ou dans les écrits s'inspirant de ce cadre théorique. Elle est résumée par Lapaire et Rotgé qui, pour expliquer le fonctionnement de *to* particule, évoquent ce mouvement abstrait :

[L]'énonciateur se dirige mentalement vers la mise en œuvre [...] : l'actualisation (au sens de « passage à l'acte ») est sérieusement envisagée mais reste à faire. Les linguistes travaillant dans le cadre théorique élaboré par A. Culioli parlent à ce propos de visée : *to* permet de poser une relation prédicative et signale que la validation est envisagée ou recherchée. *To* est donc prospectif, ce qui expliquerait sa présence dans des expressions comme *I'd love to go* (*I/go* projeté), *I'm going to be sick* (*I/be sick* envisagé), *you have to sell* (*you/sell* à réaliser), etc. (Lapaire et Rotgé 1992 : 93-4).

- 36 Nous reproduisons la citation en entier, parce qu'elle semble représentative du point de vue des linguistes travaillant avec le concept d'invariant. On observera que dans cette optique c'est bien au lexème *to* que se rattache le sens prospectif. Larreya, nous l'avons vu, considère que c'est "*to*, dans la construction *to+V*", qui "garde son sens originel", et pour Bouscaren et Chuquet (1987 : 48), c'est bien *to* qui est chargé d'indiquer une visée.
- 37 L'hypothèse paraît cohérente et, à première vue, plausible. *To* semble souvent exprimer une notion prospective, dans beaucoup de contextes différents (voir aussi Huddleston 1984 : 210-11). La particule infinitive et la préposition homonyme s'emploieraient donc toujours pour exprimer un même sens de base, un mouvement, concret ou abstrait, vers un objet ou une réalisation. Cependant, la réalité linguistique s'avère souvent incompatible avec cette analyse. Prenons l'exemple suivant :

(12) *The keeper was happy to see the ball sail over the bar.*

- 38 Il s'agit d'évoquer la réaction du sujet de *be happy* devant l'événement désigné par le complément de cet adjectif. La relation <*the keeper - see the ball sail over the bar*> est validée, plutôt que validable, à un moment nécessairement antérieur à l'énonciation. C'est le contraire de ce qui est censé être l'invariant de *to* particule infinitive. Si mouvement abstrait il y a dans (12), c'est dans le sens opposé à celui de l'hypothèse du marqueur de visée, résumée ci-dessus.
- 39 La notion de visée est considérée comme essentielle dans les analyses en termes d'invariant formulées par Bouscaren et Chuquet (1987) ou par Lapaire et Rotgé (1991, 1992). Ces derniers opposent le *to* de visée au sein d'un système de complémentation à la forme en *-ing*, pour laquelle ils proposent également un invariant : *-ing* "rattache l'intégralité du prédicat à du déjà" (1992 : 96). Ceci s'avère aussi problématique que la visée évoquée à propos de *to*. C'est la réalisation effective de *see the ball sail over the bar* qui rend le référent de *the keeper* heureux dans (12) : il y a nécessairement du "déjà". Pourquoi ne trouve-t-on pas *V-ing* à la place de *to+V* ?

40 Si l'on examine la complémentation verbale de l'AC, on constate que les cas problématiques comme (12) ne constituent pas des exceptions. A titre d'exemple, on pourrait trouver logique l'emploi de *to* dans (13), une visée étant présente :

(13) He had expected to sit the exam in June.

41 Mais dans ce cas, on comprend mal que les énoncés suivants soient recevables :

(14) He had anticipated sitting the exam in June.

(15) He had considered sitting the exam in June.

(16) He had envisaged sitting the exam in June.

42 La visée que l'on identifie dans (13), et qui est censée expliquer la présence de *to*, est pourtant tout aussi présente dans (14)-(16). Si dans chaque occurrence d'un marqueur donné on doit retrouver une caractéristique constante, on s'attend réciproquement à ce que, à chaque fois que cette caractéristique est présente, on trouve le même marqueur. Ce n'est apparemment pas le cas. Plus problématique encore pour l'hypothèse de la visée, il faudrait expliquer non seulement pourquoi *to* est absent dans (14)-(16), mais en même temps pourquoi sa présence rendrait ces énoncés agrammaticaux :

(14a) *He had anticipated to sit the exam in June.

(15a) *He had considered to sit the exam in June.

(16a) *He had envisaged to sit the exam in June.

43 Lapaire et Rotgé, reconnaissant l'existence de ce qu'ils appellent les "emplois contradictoires" de *to+V*, évoquent comme solution possible "l'analyse guillaumienne proposée par P. Cotte" qui "offre une solution très élégante" (1992 : 94). Dans cette optique, "*to* symbolise un mouvement de transition du virtuel à l'actuel, ce qui revient à dire que *to* couvre en puissance l'intégralité du chemin qui mène du « réalisable » au « réalisé ». Bien que cet axe imaginaire soit parcouru dans le sens de la dévirtualisation (= cheminement vers le certain, vers l'acquis, vers l'effectué), le mouvement peut être intercepté précocement (et l'on reste au stade du virtuel, du « projeté », tout en visant l'actualisation)." Ils poursuivent un peu plus loin : "Mais le mouvement dévirtualisant peut être intercepté de façon tardive, voire à son terme : il y a alors franchissement du seuil de l'actuel. L'énonciateur se trouve au-delà de la frontière qui sépare l'« envisagé » de l'« effectué »." Autrement dit, dans une phrase comme *I'd love to go*, l'interception du mouvement interviendrait de façon précoce, alors que dans le cas de (12) ci-dessus, elle se ferait tardivement.

44 Cette solution a sans doute le mérite de l'élégance, mais l'adopter n'est pas sans conséquence pour la notion de l'invariant. D'une part, on a affaire à un invariant à *géométrie variable*. En effet, *to* peut désormais signifier deux choses bien distinctes : qu'il y a un mouvement dévirtualisant, vers l'actualisation, ou bien actualisation effective (cf. "franchissement du seuil de l'actuel"). Transposé en termes de visée, ceci signifierait qu'on peut trouver *to* aussi bien lorsqu'une visée est présente que lorsqu'il n'y en a pas.

45 Observons d'autre part que la valeur prédictive de l'hypothèse de l'invariant se trouve de ce fait considérablement affaiblie. En postulant un mouvement aussi abstrait, on a peut-être préservé un lien avec la préposition homonyme, mais à quel prix ? Si l'hypothèse est valable, elle doit faire mieux que permettre de dire rétroactivement pourquoi *to* a été employé dans tel ou tel contexte : elle doit aussi être en mesure de prédire quand *to* va apparaître, et quand il sera absent. Or, en l'occurrence, l'analyse en termes de mouvement dévirtualisant semble prédire que *to* peut apparaître ou non dans tous les compléments, sans que l'on sache vraiment pourquoi. On observera à ce propos que l'hypothèse du mouvement dévirtualisant n'est pas plus à même d'expliquer nos

exemples (13)-(16) que celle de la visée. On peut essayer de justifier la présence de *to* en (13) par un mouvement du réalisable vers le réalisé, mais cette hypothèse aussi prédit que *to* va être employé dans (14)-(16).

- 46 L'hypothèse de l'invariant abstrait – du moins sous les formes que nous résumons ici – ne paraît pas en mesure d'expliquer la distribution de *to* particule infinitive en AC. La raison de l'échec, pensons-nous, est l'immobilisme implicite dans la démarche qui veut toujours voir un invariant statique à l'œuvre, alors que la prise en compte dans l'analyse synchronique de phénomènes dynamiques comme la grammaticalisation permettrait de constater que si la particule infinitive est effectivement issue historiquement de la préposition *to*, celles-ci sont devenues deux mots homonymes et indépendants en AC, avec des fonctions et des propriétés sémantiques et syntaxiques très différentes.
- 47 Les arguments qui confirment la séparation de la particule et de la préposition sont bien connus, mais il ne semble pas inutile de les rappeler ici. Nous ferons appel aux trois critères proposés par Miller (2000), dont notre approche s'inspire directement, pour distinguer les cas de polysémie et d'homonymie : les critères catégoriel, formel et sémantique.

4.1.1. *To* et le critère catégoriel

- 48 Ce critère stipule que si deux éléments appartiennent à des catégories syntaxiques différentes, il s'agit de deux mots différents. En ce qui concerne les deux *to*, les données sont nettes et sans appel. Pour commencer, rappelons que lorsqu'un verbe figure dans le complément d'une préposition, c'est obligatoirement sous la forme nominalisée en *-ing* :
- (17) We're fed up with waiting.
 (18) They're not interested in hearing what we have to say.
 (19) He talked her out of resigning.
- 49 L'infinitif dans le complément d'une préposition est tout simplement agrammatical :
- (17a) *We're fed up with wait.
 (18a) *They're not interested in hear what we have to say.
 (19a) *He talked her out of resign.
- 50 Sans surprise, le comportement de *to* préposition s'aligne sur celui de tous les autres membres de la catégorie "préposition". Il accepte la forme en *-ing* et refuse l'infinitif :
- (20) Your attitude to gambling/*to gamble disgusts me.
 (21) We look forward to hearing/*to hear from you shortly.
- 51 Après *to* particule infinitive, en revanche, c'est le contraire qui se produit :
- (22) I expect to hear/*hearing from you shortly.
 (23) He refused to say/*saying anything.
- 52 Observons également que le complément de la préposition dans (17)-(21) ci-dessus peut être remplacé par le pronom *it*. Ces prépositions acceptent également pour complément un syntagme nominal plein :
- (17b) We're fed up with your cooking/turkey/it.
 (18b) They're not interested in the game/ football/it.
 (19b) He talked her out of the idea/suicide/it.
 (20b) Your attitude to these matters/money/it disgusts me.
 (21b) We're looking forward to the holidays/Christmas/it.
- 53 Tout ceci s'avère impossible derrière *to* particule infinitive¹⁰ :
- (22a) *I expect to the worst/trouble/it.
 (23a) *He refused to a drink/money/it.

54 Le comportement syntaxique de *to* particule infinitive n'a rien à voir avec celui d'une préposition : il n'appartient pas à la catégorie des prépositions. Les études dans le cadre générativiste ont tendance à l'analyser comme l'équivalent non-fini d'un verbe de modalité, généré à la base en position T° dans les analyses chomskyennes récentes, I ou INFL dans les versions plus anciennes (voir entre autres Pullum 1982, Radford 2004, ou Los 2005). N'ayant pas la possibilité d'approfondir cette question ici, nous renvoyons le lecteur à ces ouvrages pour plus d'information. Nous nous contenterons d'évoquer un seul des arguments en faveur de cette hypothèse, celui de l'ellipse. Les auxiliaires permettent l'ellipse de leur complément, le SV prédicat, lorsque celui-ci peut être récupéré dans le cotexte :

(24) He didn't want to go home early, but he did [go home early].(25) He won't go home early, but I will [go home early].

(26) I know you don't want to go home early, but you must[go home early].

55 *To* particule infinitive partage cette propriété (notons au passage que la complémentation de *to* particule infinitive est identique à celle des modaux : seul un SV est possible) :

(27) He didn't want to go home early, but he had to [go home early].

(28) He went home early, although he didn't want to [go home early].

56 Le complément de *to* préposition, en revanche, ne peut jamais faire l'objet d'une ellipse :

(29) *He walked to the bank, but I ran to [the bank].

57 D'après le critère catégoriel, nous sommes en présence de deux mots indépendants.

4.1.2. *To* et le critère formel

58 Ce principe stipule que "si deux formes ont des formes phonologiques différentes, corrélées à des propriétés syntaxiques différentes, il s'agit nécessairement de deux mots différents et il ne peut s'agir de polysémie" (Miller 2000 : 3). Il est difficile à appliquer au cas de *to*, mais même ici, on observe une différence de comportement entre la particule infinitive et la préposition. La particule peut dans certains cas fusionner avec le verbe qui précède, ce que représentent les graphies *gonna/wanna/oughta* dans :

(30) They're gonna give it their best shot !

They wanna

They oughta

59 Ceci n'est jamais possible avec la préposition, même après le verbe *go* :

(31)*I'm gonna the bank.

60 Si les deux *to* n'étaient qu'un seul marqueur, on ne comprend pas pourquoi la fusion de *going* et de *to* serait possible dans (30) mais exclue dans (31). Une fois encore, on ne peut que conclure à l'existence de deux mots homonymes en AC.

4.1.3. *To* et le critère sémantique

61 D'après ce critère, si deux éléments expriment un sens différent, il s'agit de deux mots différents. Miller lui-même reconnaît que ce critère est plus difficile à manier, surtout en ce qui concerne les mots grammaticaux. Mais il existe des éléments indiquant que nous sommes en présence de deux éléments au sémantisme sensiblement différent en AC. Comme le montrent Pullum (1982) ou encore Radford (2004), il est possible de renforcer, dans certains contextes du moins, le sens de *to* préposition au moyen d'adverbes comme *straight* ou *right* :

(32) He went right/straight to the captain.

62 Ceci n'est jamais possible avec *to* particule infinitive :

(33) *I want straight/right to go home.

63 Selon Radford, on renforce en (32) le contenu sémantique de *to*, à savoir la valeur allative ou directionnelle de la préposition. La même opération s'avère impossible en (33) parce qu'il n'y a pas de contenu sémantique à renforcer : *to* particule infinitive est un foncteur à part entière, largement grammaticalisé, et ayant à ce titre perdu sa valeur lexicale d'origine.

64 On peut conclure de ce qui précède qu'il existe en AC deux mots *to*, possédant des statuts catégoriels distincts et des propriétés phonologiques, sémantiques, fonctionnelles et distributionnelles elles aussi distinctes. Il n'existe par conséquent aucune raison de vouloir lier ces deux marqueurs par un "invariant".

4.1.4. La grammaticalisation de *to* particule

65 Pour expliquer la distribution de *to* pré-infinitif et de la préposition homonyme en synchronie, il est nécessaire, nous semble-t-il, de faire appel au phénomène de la **grammaticalisation**, que l'hypothèse de l'invariant ne prend pas suffisamment en compte. Les mécanismes que met en jeu ce processus diachronique sont aujourd'hui largement connus. Meillet (1912) a été l'un de premiers à le décrire : plus récemment, Lehmann (1985) ou encore Hopper et Traugott (2003) ont développé et étendu le principe sur le plan théorique.

66 L'histoire de la grammaticalisation de *to* est longue et complexe, ses origines remontant, d'après Los (2005), à l'époque du germanique occidental, si bien que nous ne pouvons en proposer qu'un résumé très sommaire ici et renvoyer à l'ouvrage de Los pour plus d'informations.

67 Fait intéressant, la grammaticalisation de *to* commence dans des contextes où la préposition n'a pas de valeur allative. En effet, *to* en VA s'employait fréquemment avec le sens de « for » ou « as », comme dans l'exemple suivant :

(34) *Onð hiora hyd bið swiðe god to sciprapum* (Ælfred, *Voyages of Ohthere and Wulfstan*)
« And their hide is very good for (making) ship's cables »

68 Comme en AC, la préposition *to* pouvait avoir pour complément une forme verbale nominalisée :

(35) *Þa geseah þæt wif þæt þæt treow wæs god to etanne* (Genesis 3.6)
« Then the woman saw that the tree was good for food. »
(exemple emprunté à Boulonnais 2004)

69 La forme *etanne* est une nominalisation du verbe *etan*, au moyen du suffixe germanique **anja* accompagné d'une flexion dative, le cas que gouvernait *to* en VA. C'est ce qu'on appelle parfois "l'infinitif fléchi". Toutefois, *etanne* n'a pas le statut de verbe dans cet exemple, et le SN *þæt treow* n'en est pas un argument. *Etanne* ne lui assigne pas de cas structurel. Cette analyse est confirmée par le sens de la phrase : comme le signale Boulonnais, il ne s'agit en aucun cas de manger l'arbre, mais plutôt les fruits qu'il produit. Traduire par... *that the tree was good to eat* serait un contresens ici.

70 Cette structure va faire l'objet, dans certains contextes, d'une première réanalyse, à la suite de laquelle l'ancien nom sera considéré comme un verbe et le SP comme une proposition à part entière. Ceci n'est pas sans conséquences pour *to*, qui perd son statut

de préposition pour être analysé désormais comme un préfixe verbal, au même titre que les autres préfixes du VA, comme *ge-* ou *be-*¹¹. Los (2005) cite, entre autres, deux arguments pour défendre cette hypothèse : on ne peut, en VA, séparer *to* et l'infinitif, et *to* ne peut faire l'objet d'une ellipse devant un deuxième infinitif coordonné :

(36) *And him man selle an half swulung an Ciollandene to habbane and to brucanne*
(Kentish charter, c835, Whitelock 1967)

« And one shall give him half a ploughland in Chillenden to have and use »

- 71 *To* apparaît deux fois, en tant que préfixe se rattachant chaque fois à un verbe différent.
- 72 Toujours d'après Los, cette réanalyse, et la première grammaticalisation de *to* qui en résulte, se sont produites à l'époque du VA précoce. Des exemples de l'ancienne structure prépositionnelle s'avèrent de ce fait difficiles à trouver. L'exemple (35) n'est qu'une "survivance" de la structure ancienne.
- 73 La nouvelle construction infinitive se serait étendue dans un premier temps comme circonstant de but (*ang. purpose adjunct*), puis en tant qu'argument BUT "after conative verbs [...] and verbs of persuading and urging" (2005 : 17), puis aux compléments des verbes d'intention en tant qu'argument THÈME. Dans les contextes de ce type, *to*+infinitif se retrouve en concurrence avec une autre construction, introduite par *that* (*þæt*) avec le verbe au subjonctif :
- (37) *Petrus cwæð : swiðe wundorlic is þæt, þæt God hine geadmodað, þæt he gehyreð þara bene*
« Peter said: it is very astonishing that God demeans himself, that he hears their prayers »
- (38) *Petrus cwæð : swyðe wundorlic þæt is, þæt God hine gemedemode eac on wacum þingum to gehyrenne þara bene* « Peter said: it is very astonishing that God demeaned himself, even on trivial matters, to hear their prayers » (exemples empruntés à Los 2005 : 184. Il s'agit de deux versions différentes du même texte, *Dialogues of Gregory the Great*. (37) est de 870-890, (38) de 970 environ.)
- 74 On observera que nous sommes en présence d'un cas de variation, où deux structures sont disponibles pour exprimer la même idée et se trouvent de ce fait en concurrence. C'est la structure en *to* qui va l'emporter : son emploi va se généraliser au début de la période du MA, en même temps que l'emploi des propositions subjonctives en *þæt* commence à décliner. C'est alors que *to*, déjà largement désémantisé¹², va connaître une deuxième grammaticalisation, selon l'hypothèse de Los, devenant un morphème libre situé en T° dans l'analyse chomskyenne, la position où se réalisent les flexions verbales. A ce titre, *to* remplace désormais les flexions du subjonctif. A partir de là, c'est la construction dont *to* permet la réalisation, plutôt que le morphème individuel, qui est vecteur de sens.
- 75 Aujourd'hui, la particule infinitive continue à apparaître dans les contextes où, de par son rôle d'origine, l'expression du but, *to* a entamé sa grammaticalisation, ce qui explique les descriptions de Larreya, Lapaire & Rotgé, ou encore de Bouscaren et Chuquet. C'est le phénomène appelé *persistence of meaning* par Hopper et Traugott (2003). Mais en même temps, elle figure dans d'autres contextes où *to* s'est installé plus tard, après sa grammaticalisation en tant que foncteur, ce qui explique pourquoi toute idée prospective est absente de certains de ses emplois. Sa fonction est désormais de réaliser un certain type de rapport entre d'un côté un verbe, un adjectif ou un nom, et de l'autre son complément (voir à ce propos Boulonnais 2004, Adamczewski 1982). Des exemples comme (12) montrent que cette grammaticalisation a bel et bien eu lieu : *to*+infinitif est possible désormais dans des contextes où le *to* vieil-anglais était sémantiquement exclu.

76 En conclusion, donc, on peut se poser la question de ce qui relie les deux *to* en AC. Ce lien est, comme nous l'avons montré, surtout historique. Certains linguistes, soucieux de préserver l'unicité du signe, avanceront qu'il reste quelque chose de *to* préposition dans "les gènes" de *to* particule, ou que ce dernier a "gardé la mémoire" de son ancêtre prépositionnel (Lapaire & Rotgé 1991 : 167, 347). Mais ces métaphores s'appliquent difficilement à la réalité linguistique. Les mots et les constructions grammaticales, n'étant pas des entités biologiques, ne possèdent pas de mémoire ni d'ADN. Il existe bien une dimension biologique du langage, mais elle est fournie uniquement par les locuteurs qui pratiquent et font évoluer leur langue. Chaque nouvelle génération d'apprenants réinvente, en quelque sorte, le lexique et la grammaire d'une langue, en se basant uniquement sur les données synchroniques. Chaque nouvel apprenant construit son propre lexique, sa propre grammaire interne à partir des productions de son groupe d'adultes de référence en synchronie : il n'a pas accès à l'histoire des formes dont il apprend le sens et le fonctionnement. L'enfant qui essaie d'intégrer *to* particule et *to* préposition à sa grammaire interne ne peut se baser que sur la distribution et les fonctions de ces mots en synchronie. En fonction des propriétés que nous avons évoquées ici, il est raisonnable de supposer qu'il les assigne en toute logique à des catégories différentes.

4.2. *Do* auxiliaire et *do* verbe lexical

77 Le cas des deux verbes *do* soulève des problèmes analogues. C'est une vérité historique qu'ils sont liés, l'auxiliaire étant diachroniquement issu du verbe lexical. Certains linguistes, se basant sur ce constat ainsi que sur l'identité de forme, partent de l'idée qu'il doit y avoir un noyau de sens stable (un invariant) commun aux deux *do*.

78 Telle est apparemment la démarche de Lapaire et Rotgé (1991, 1992), qui voient dans *do* lexical, *do* proforme et *do* auxiliaire "les trois réalisations fonctionnelles d'un même signe, ou si cela paraît plus clair, comme les trois facettes d'un verbe unique, *do*" (1992 : 143). Les auteurs esquissent une description de l'évolution de *do* (mais sans proposer d'arguments diachroniques pour justifier leur point de vue) qui aurait permis d'arriver à ce stade en AC :

En ce qui concerne DO, le sens originel – à savoir l'idée de placement (*put, place, set, lay*) – s'est rapidement élargi pour désigner, en fonction du contexte, toute activité, tout processus transformatif ou dynamique [...]. A mesure que *do* s'est grammaticalisé, le concept d'activité a glissé du concret vers l'abstrait : l'agir physique est devenu agir psychique et grammatical. La manipulation d'objets s'est muée en manipulation syntaxique : travail de mise en relation, de mise en interrogation, de mise en emphase ou de reprise (1991 : 349).

[I]l existe une logique, menant, par métaphorisations successives, d'un *do* primitif d'agir physique (*don* = "placer", "disposer") à un *do* auxilié d'agir psychique et grammatical (*do*_{AUX} de "manipulation" prédicative), en passant par un *do* d'agir général (*do*_{LEX} = "act", "perform", "undertake"). (1991 : 514)

79 Cette hypothèse peut paraître à première vue séduisante, mais elle ne correspond pas aux données. Comme Miller (2000) le démontre, les propriétés syntaxiques, sémantiques et distributionnelles de l'auxiliaire, radicalement différentes de celles qu'affiche le verbe lexical, ne peuvent s'expliquer que si l'on considère qu'il existe désormais deux mots homonymes en AC, *do* auxiliaire et *do* verbe plein. Il démontre également que *do* auxiliaire, en synchronie, sert de foncteur à part entière, son rôle étant de permettre la

réalisation de constructions comme la négation ou l'inversion exigeant la présence d'un auxiliaire. Il participe ainsi à l'élaboration du sens non pas en tant que morphème individuel, mais en tant que composant essentiel d'une construction qui, elle, véhicule du sens. Le cas présente donc bien des similitudes avec celui de *to* particule de l'infinitif face à *to* préposition. Pour des raisons de place, nous ne reprendrons pas ici les arguments avancés pour l'anglais contemporain, à propos desquels nous renvoyons directement à Miller (2000) ; nous nous bornerons à apporter des précisions sur les origines et l'évolution de *do* auxiliaire.

- 80 On ne peut pas dire que l'histoire de *do* auxiliaire se résume à une suite progressive de métaphorisations. Au contraire, il s'avère que la grammaticalisation de *do* est passée par au moins deux réanalyses majeures, rendues possibles par la perte de sa valeur sémantique d'origine (Denison 1985, Gary Miller & Leffel 1994, Lowrey 2009). Le processus commence au tout début de la période du MA. Si à cette époque *do*, avec un complément nominal, peut avoir entre autres le sens de « put », cette construction n'est pas l'ancêtre de l'auxiliaire moderne. Ce qui est pertinent en revanche, c'est l'apparition dans les dialectes orientaux (Midlands-Est) d'une structure réunissant *do* et un infinitif sans sujet exprimé, le V+I de Denison (1993), par analogie avec les *let* et *gar* V+I causatifs des dialectes de l'Est et du Nord. *Do* exprime une valeur perfective si le sujet implicite de l'infinitif enchâssé est coréférentiel à celui de *do* (39), causative s'il ne l'est pas (40) (Denison, 1985) :

(39) And sithen myselffe haue taken mankynde, / For men schall me ther myrroure make

And haue my doying in ther mynde, / Also I **do** the baptyme take. / I will forthy Myselfe be baptiste for ther sake (York Mystery Plays)

« And since I have taken human form, so that men will make me their mirror, and have my deeds in their minds, so I take their baptism. I will therefore be baptised, for their sake. »

(40) After goldeborw sone he sende, / Dat was bope fayr and hende, / And **dide** hire to lincolne bringe (Havelok)

« He immediately sent for Goldborough, who was both fair and gentle, and had her brought to Lincoln. »

- 81 Quelquefois, les deux interprétations semblent possibles. La valeur perfective s'affaiblit très rapidement, pour finir dans certains contextes par disparaître complètement. *Do* dans cette construction subit une première grammaticalisation, en se voyant attribuer désormais le rôle de porteur des flexions de temps ou de personne dans le cadre d'un prétérit périphrastique, comme le montre la comparaison suivante entre deux versions du texte de *Octovian*, poème de la fin du 14^{ème} siècle :

(41) so moche people to dethe yode /that the stedys **dud wade** yn blode / that stremyd on the grounde. (MS Cambridge)

« So many people went to their death that the steeds waded in the blood that streamed on the ground. »

(42) so many folke þore to þe dede **ode** / that stedis **wode** in the blode / that stremyd one the grounde. (MS Lincoln)

« So many people went to their death that the steeds waded in the blood that streamed on the ground. »

(43) chylde florent askyd hys fadur clement / whodur all that people went, / that to the yatys **dud renne**. (MS Cambridge)

« Child Florent asked his father Clement where all the people were going who were running to the gates. »(44) florent þan askede his fadir clement / whate alle þat petous noyes þan ment, / and whedir þe folke so faste **ren**. (MS Lincoln)« Child Florent asked his

father Clement what all that pitiful uproar meant, and where the people were running so quickly. »

- 82 *Do* avec complément infinitif dans le MS Cambridge joue exactement le même rôle que le prétérit morphologique dans le passage correspondant du MS Lincoln. *Do* fonctionne donc dès le 14^{ème} siècle comme un morphème grammatical.
- 83 Ce *do* périphrastique, comme on le nomme généralement, n'est pas encore l'auxiliaire moderne, mais nous savons depuis Engblom (1938) et Ellegard (1954) qu'il en est l'ancêtre direct. Il apparaît surtout en contexte affirmatif, dans un premier temps, et ne sert pas encore systématiquement de support à la négation ou à l'opération d'inversion. Observons toutefois qu'en (41) et (43), il fonctionne désormais comme un verbe à montée du sujet, les SN *the stedys* et *that people* recevant leur rôle thématique de l'infinitif enchâssé uniquement. *Do* dans le cadre de cette première réanalyse est déjà devenu transparent sur le plan sémantique.
- 84 Vers la fin de la période du MA, l'anglais entame une évolution importante, à la suite de laquelle les verbes lexicaux perdent la capacité de porter directement la négation et de se placer devant leur sujet dans le cadre de l'opération appelée inversion. A l'issue de ce processus, seuls les verbes que Huddleston (1984) appelle les opérateurs (les auxiliaires, ainsi que *be* et *have* dans certains de leurs emplois lexicaux) conserveront ces propriétés. La stratégie qu'adopte l'anglais pour s'adapter à cette évolution, pour que l'inversion sujet-verbe, par exemple, puisse se réaliser avec les verbes lexicaux, est de faire appel à *do* périphrastique qui, s'étant déjà fortement désémantisé, est disponible pour se placer devant le sujet à la place du verbe lexical. Nous voyons les prémices de cette évolution dans les textes du MA tardif. Malory, dans son cycle arthurien, utilise encore dans la plupart des cas l'ancienne structure, qu'il s'agisse de formes interrogatives ou de la topicalisation d'adverbes comme *now* qui, en position initiale, déclenchaient généralement l'inversion :
- (45) What **heteth** your lady and where **dwelleth** she?(Malory, Morte d'Arthur)(46)
Now **see** I wel sayd syre gawayne I must encountre with that kny3t Thenne he
dressid he his sheld and gate a good spere in his hand (Malory, Morte d'Arthur)
- 85 Elle est déjà concurrencée, pourtant, par la nouvelle construction, où c'est *do* qui se déplace au lieu du verbe lexical :
- (47) 'A Iesu mercy' sayd the bysshop 'why **dyd** ye awake me I was neuer in al my lyf
so mery & so wel at ease' (Malory, Morte d'Arthur)(48) A Dynadan said syre
Palomydes now **do** I vnderstande that ye loue my mortal enemy and therfore how
shold I trust yow (Malory, Morte d'Arthur)
- 86 *Do* subit une seconde réanalyse, cette fois en tant que membre de la nouvelle catégorie syntaxique des auxiliaires, généré à la base en termes chomskyens en position T° (ou I°). Sa fonction désormais est de permettre la réalisation d'une construction grammaticale, ce qui n'échappe pas à Adamczewski (1982 : 6) qui observe que "*Do* est donc un outil métalinguistique, **purement formel**, signal d'étape dans l'opération globale d'encodage" (c'est nous qui soulignons). Il doit sa promotion au statut d'auxiliaire non à un lien avec l'un des sens possibles de son ancêtre (le verbe lexical, suivi d'un complément nominal), mais plutôt – bien au contraire – à la perte de son sémantisme primitif lors de sa première grammaticalisation, qui lui avait permis de figurer dans la construction dite périphrastique. Il n'y a donc pas eu de métaphorisations successives, mais plutôt des grammaticalisations basées sur des réinterprétations (sémantiques), accompagnées de réanalyses (syntaxiques).

- 87 Les cas de *to* et *do* sont une illustration du principe de la divergence de Hopper (1991), appelée également *split* par Heine & Reh (1984 : 57-9), qui prévoit que :

When a lexical form undergoes grammaticisation, for example to an auxiliary, clitic or affix, the original form may remain as an autonomous lexical element. The Principle of Divergence results in pairs or multiples of forms having a common etymology, but diverging functionally. The grammaticized form may be phonologically identical with the autonomous lexical form, as has happened with the French word *pas*, 'not ; negative particle' and its cognate *pas*, 'pace, step,' or the two may be so distinct that the relationship is completely opaque, as has happened with the English indefinite article *a(n)* and the word *one*. (Hopper 1991 : 24).

- 88 La prise en compte de phénomènes de ce type sera toujours problématique pour une analyse dont l'objectif explicite est de trouver un principe unificateur, en reliant, parfois de façon peu convaincante, toutes les manifestations d'une forme de surface donnée. Ainsi, la seule façon d'expliquer la distribution actuelle des deux *to* et des deux verbes *do* est, selon nous, de reconnaître qu'il s'agit en effet de deux mots homonymes en anglais contemporain. Mais cette possibilité semble écartée d'emblée par l'hypothèse de l'invariant. Cette dernière, en occultant ou en prenant mal en compte la dimension dynamique du langage, crée l'illusion d'une synchronie plus simple et plus homogène qu'elle ne l'est en réalité ; nous voulons au contraire démontrer **le caractère complexe, stratifié, hétérogène, de toute synchronie**, elle aussi mouvante puisque porteuse des évolutions à venir. Encore une fois, ceci n'implique pas de remettre en cause la validité de la tradition héritée de Saussure, qui tient pour légitime la description d'une langue en synchronie.
- 89 Pour poursuivre nos réflexions, si *l'invariant varie* (cf. §3), cela pose également la question de l'identité d'un marqueur à un autre. C'est ce dont nous traitons à présent.

5. Quand l'invariant varie (II) : la question de l'identité d'un marqueur à un autre

- 90 Le postulat de l'invariance tient que d'une occurrence à l'autre du même marqueur, c'est un type constant d'opération qui est codifié. Il en découle un second postulat : toute différence formelle, donc toute différence de marqueurs, est porteuse d'une différence sémantique. Cette position, les énonciativistes l'assument souvent en citant le linguiste américain Dwight Bolinger (voir ainsi Lancri 1996 : 157) :

There are situations where the speaker is constrained by a grammatical rule, and there are situations where he chooses according to his meaning [...] but there are no situations in the system where "it makes no difference". This is just another way of saying that every contrast a language permits to survive is relevant [...].

(Bolinger 1972 : 71)

[...] the natural condition of a language is to preserve one form for one meaning, and one meaning for one form¹³.

(Bolinger 1977 : préface)

- 91 Le problème est que l'on est loin d'observer des synchronies de ce type. Bien au contraire : toute synchronie (qui est comme un arrêt sur image) présente une image complexe, et même hétérogène. Cela est lié au caractère évolutif des langues. Au cours de leur évolution, les langues tentent perpétuellement des innovations. Des facteurs tels que l'évolution sémantique des marqueurs (par exemple dans le cadre de leur grammaticalisation) ou

encore des modifications formelles de construction (syncrétisme, perte d'affixes, etc.) sont à l'origine d'innovations, au sens de ré-organisation du système, de re-distribution des territoires linguistiques ; ces innovations "prennent" ou "ne prennent pas", mais le résultat est que pendant un certain laps de temps, il est possible que deux marqueurs co-existent dans un système avec la même raison d'être grammaticale. Ce fut ainsi le cas en anglais, pendant la période médiévale, en ce qui concerne parfait et prétérit.

5.1. La concurrence en moyen-anglais entre parfait et prétérit

- 92 A partir de la période moyen-anglaise, l'usage du parfait devient beaucoup plus fréquent et un emploi particulier se développe en contexte narratif, spécialement en poésie, que Mustanoja (1960) appelle *historical perfect*. Le lecteur de Chaucer est ainsi familier de ces énoncés où le parfait est employé comme ce qui semble être une simple variante du prétérit :

(49) First telleth hyt, whan Scipion was come
Into Aufryke, how he mette Massynysse
That hym for joy in armes **hath ynome** (Chaucer, *Parliament of Fowls*) « First it [the book] tells, when Scipio had come / To Africa, how he met Massinissa / Who **took [litt. has taken]** him in his arms for joy »

- 93 Notons l'alternance avec la forme prétéritale *mette*. On trouve couramment des occurrences de parfait dans des énoncés avec circonstant(s) renvoyant à une datation :

(50) *I am youre doghter Custance*
That *whilom ye han sent* unto Surrye (Chaucer, *Canterbury Tales*) « I am your daughter Constance / That you **oncesent [litt. have sent]** to Syria »

- 94 Le phénomène n'était pas limité au seul dialecte londonien de Chaucer et de Gower. On le trouve ainsi dans le poème anonyme du 14^{ème} siècle, *Pearl* (dialecte des Midlands-Ouest) :

(51) Fro spot my spyryt þer sprang in space; / My body on balke þer bod. In sweuen
My goste **is gon** in Godez grace, / In auenture þer meruaylez meuen. (*Pearl*)
« My soul soared from that spot to the sky / My body on the land remained. In (my) dream / My soul **departed [litt. has departed]** with God's help / On a quest to the place where marvels exist. »

- 95 Mossé propose un exemple dans le dialecte nettement plus septentrional de Barbour (anglo-écossais, 14^{ème} siècle) :

(52) *And quhen the kyngis hounde has seyn* / Thai men assale his mastir swa / He lap till ane (Barbour, *The Bruce*) « And when the king's hound **saw [litt. has seen]** / That men thus attacked his master / He leapt at one of them »

- 96 Cet usage va perdurer jusqu'au début de la période moderne (16^{ème}-17^{ème} siècles) :

(53) ... which I **have forgot** to set down in my journal *yesterday*. (The Diary of Samuel Pepys, 1669, ex. dû à Matti Rissanen)

- 97 Pour d'autres exemples et leur commentaire, on pourra consulter Mustanoja (1960 : 506-07), Denison (1993 : 352-53), Fischer (1992 : 245-46, 256-62) et Rissanen (1999 : 224-27).

- 98 A l'inverse, on trouve pendant la même période historique un usage du prétérit là où le *present perfect* serait de rigueur dans la langue contemporaine :

(54) Here is wayth fayrest / Þat I **se**þis seuen ₃ere in sesoun of wynter. (Sir Gawain and the Green Knight)
« This is the finest kill / That I **have seen [litt. saw]** these seven years in the winter season. »

(55) *More haf we serued, vus þynk so,
þat suffred han þe dayez hete,
þen þyse þat wro₃t not hourez two(Pearl)*

« We have laboured more, so it seems to us, / Who have suffered [in] the day's heat, / Than those who **have not worked** [litt. **worked not**] two hours »

- 99 Pendant toute la période du MA, on a donc ce qu'on peut appeler une zone de recouvrement entre ces deux marqueurs. Cette zone était considérable puisque l'alternance était possible dans les deux sens, comme on vient de le voir. La variation était-elle libre ? Il est difficile de se faire une opinion en lisant les auteurs, les avis étant partagés. De surcroît, il arrive qu'un même linguiste semble en certains passages suggérer que l'interchangeabilité parfait/prétérit était le cas, et en d'autres suggérer que non. Qu'on en juge par l'échantillon suivant de citations :

The (plu)perfect is not fully grammaticalised in Middle English: it **freely alternates** in almost all of its functions with the preterite. [...] Just like the non-past [the so-called historical present (FT)], the perfect is often found in narrative past-time contexts often in conjunction with the preterite. It is **not clear** how far the perfect has a special function, and how far the exigencies of rhyme and metre are responsible, since this phenomenon occurs mainly in poetry [...].

(Fischer 1992 : 258-59 ; c'est nous qui soulignons)

> Fischer semble affirmer que la variation libre était de mise.

From the ME period onwards, the perfect started to compete with the preterite. At first **the distribution between the two forms is uneven and also undefined**, the preterite still dominating in contexts where we would now use the perfect, and *vice versa*. (Fischer et Van der Wurff 2006 : 140 ; c'est nous qui soulignons)

> Fischer et Van der Wurff semblent affirmer que la variation libre était de mise.

In other words the preterite and the perfect were variants for a while within the tense system (**though no doubt the variation was governed by certain semantic or pragmatic principles** – whose nature still awaits full investigation).

(Fischer et Van der Wurff 2006 : 139 ; c'est nous qui soulignons)

> Fischer et Van der Wurff semblent affirmer que la variation libre n'était pas de mise.

In many cases it is **difficult to account** for the use of the historical perfect, and there is reason to suspect that the use of the perfect instead of the preterite is often simply due to metrical considerations.

(Mustanoja 1960 : 507 ; c'est nous qui soulignons)

> Mustanoja semble affirmer que la variation libre était de mise.

Evidence from Chaucer [...] and Gower suggests that it [the historical perfect] is a feature of literary rather than popular style, and probably ascribable – in part at least – to French influence.

The cases where the historical perfect occurs are strikingly parallel to those where the historical present is used. The function of the perfect is to mark out an event in a context of objective description. [...]

When the writer wishes to awaken in the reader a feeling of concern or strong emotion, the perfect tense is used to emphasize the importance, dreadfulness, pathetic quality, etc., of the event or situation."

(Mustanoja 1960 : 506)

> Mustanoja semble affirmer que la variation libre n'était pas de mise.

- 100 Même si la variation n'est sans doute jamais totalement aléatoire, dans le cas examiné ici force est d'admettre l'existence d'une très importante zone de recouvrement entre parfait et prétérit. Dans un état synchronique de la langue, l'anglais tel qu'il était à la fin du 14^{ème} siècle, les deux formes se trouvent en concurrence (Kroch, 1994). On ne voit pas comment l'hypothèse de l'invariant, qui attribue à chaque forme en synchronie une

valeur distincte et stable, rendrait compte de ce phénomène dynamique, à moins de considérer que ces deux marqueurs ont peu ou prou *le même invariant*, ce qui du coup ôte son sens au concept d'invariant.

5.2. La variation entre *should* et *ought to* en anglais contemporain¹⁴

- 101 Dans le domaine de la modalité, il existe un autre cas de synonymie apparente, celui de *should* et *ought to* – mais cette fois-ci, c'est de la langue moderne qu'il s'agit. Les deux marqueurs seraient-ils, dans certaines variétés d'anglais contemporain voire dans toutes, dans une situation comparable à celle que nous venons de décrire pour le couple parfait / prétérit lors de la période du MA ?
- 102 Une fois encore, deux unités distinctes semblent, dans bon nombre de cas, parfaitement interchangeables, même si leurs propriétés syntaxiques, dans certains contextes, les différencient. Les observations de Roggero (1979 : 65) à propos de *ought to* sont intéressantes : "Il semble que les formes interrogatives et négatives n'aient pas la faveur des locuteurs, qui préfèrent alors *should*. On doit se rappeler qu'il n'y a aucune différence de signification entre les deux". Ce point de vue correspond aux intuitions de beaucoup de [par simple prudence] linguistes anglophones. Palmer, entre autres, signale que : "It is not at all clear that (except in subordinate clauses ...) English makes any distinction between *should* and *ought to*. They seem to be largely interchangeable" (1990 : 122). Il convient de préciser que, ne travaillant pas avec le concept d'invariant, Roggero et Palmer ne sont pas tenus, pour des considérations théoriques, de postuler un sens différent pour chaque marqueur.
- 103 D'autres linguistes s'appliquent à distinguer les deux formes en termes d'invariant. Tel est le cas de Bouscaren, Demaizière et Mayer (1982) ou encore de Bouscaren et Chuquet (1987), qui affirment ceci : "ils [*should* et *ought to*] ne sont pas interchangeables" (1987 : 59). Le paramètre proposé (que l'on retrouve chez d'autres auteurs) n'est pas sans rappeler celui qui est postulé dans le cas du couple *must* et *have to* : "Alors qu'avec *should* [...] la valeur déontique est soumise à l'**appréciation des critères de l'énonciateur**, avec *ought to* l'énonciateur s'appuie sur des règles extérieures de type institutionnel, conventionnel, pour **constater un état de fait**. Les critères sont extérieurs à l'énonciateur" (1987 : 59 ; c'est nous qui soulignons). On s'attend donc à retrouver ces caractéristiques constantes dans toutes les occurrences de *ought to* et *should*.
- 104 Les problèmes posés par cette analyse sont nombreux. Le critère "appréciation de l'énonciateur vs. constat de l'énonciateur" s'avère encore plus difficile à appliquer ici que dans le cas de *have to* et *must*. Ainsi, il n'est pas absolument évident en (56), un exemple de John Wyndham cité par Bouscaren et Chuquet, que l'énonciateur s'appuie sur des critères externes de type "morale établie" dans son choix de *ought to* :
- (56) I felt that I ought to be showing these people where to find food. But should I?
If I were to lead them ...
- 105 En réalité, comme le montre Dorée (2008), l'hypothèse proposée se heurte à des contre-exemples fréquents et ne semble pas avoir de valeur prédictive :
- (57) Young people **ought** to have developed by the age of 16 a capacity for critical and analytical thought and they **should** have taken the first steps towards acquiring some independence of mind. They **should** be personally resourceful but they **ought** also to be conscious of the importance of being able to work with others. (<http://www.whsb.essex.sch.uk/?id=26>)

(58) The body **should** be slender & shallow in keel. The shoulders **ought** to be pointed upwards and carried as high as possible. The back **should** be carried at a sharp angle upwards with sufficient hollowness in it to allow the tail to clear the ground by about half-an-inch with the legs set well back. (<http://www.magpiepigeon.com/breed.htm>)

(59) If possible, the church **ought** to provide an office for the missionary, who **should** be treated as a member of the pastoral staff. The missionary's travel schedule **ought** to be planned in cooperation with the pastor, and under the pastor's direction the missionary **should** actively promote the work of missions within the congregation.

(<http://www.centalseminary.edu/publications/Nick/Nick134.html>)

- 106 Dans l'analyse de Bouscaren et Chuquet, des énoncés comme ceux-ci seraient impossibles, car le critère "appréciation de l'énonciateur (*should*) vs. constat de l'énonciateur (*ought to*)" s'y avère inapplicable. On trouve pourtant sur les pages anglophones du Web des centaines d'exemples similaires, tous authentiques et rédigés par des anglophones. Il est probable, en (61)-(63), que l'auteur passe de l'un à l'autre des auxiliaires simplement dans un souci stylistique, car même l'examen des types de procès impliqués ([± dynamique], [± délibéré], [± téléique], ...) ne semble indiquer aucune ligne de partage claire et nette. En (57), par exemple, les critères auxquels l'énonciateur fait appel pour déterminer quel stade de développement les adolescents, à l'âge de 16 ans, devraient avoir atteint sont exactement les mêmes, qu'il emploie *should* ou *ought to*. Les deux marqueurs sont, dans ce contexte, parfaitement interchangeables.
- 107 Le cas de *should* et *ought to* illustre à nos yeux l'une des principales faiblesses de toute démarche basée sur l'invariant. Ce type d'approche ne permet pas de dépasser le stade de l'identification rétroactive de ce que l'on pense être l'invariant d'une forme donnée dans des énoncés déjà réalisés, et de tenter de justifier ainsi la présence de celle-ci. Mais la valeur prédictive de l'analyse est souvent très limitée, ce qui affaiblit sa valeur explicative. Non seulement l'analyse de *should* et *ought to* avancée par Bouscaren et Chuquet ne prédit pas l'existence d'exemples comme (57)-(59), mais elle peut conduire à faire des prédictions erronées. Un bon exemple est fourni par Souesme (1999) qui, dans le cadre d'un exercice censé illustrer la différence entre *should* et *ought to*, cite l'énoncé suivant :
- (60) Really, I ought to purchase two seats, but I'm not a wealthy man. I ought to purchase two tickets and not spread all over my fellow passengers. (A. Tyler, *The Accidental Tourist*)
- 108 Ensuite, l'auteur pose trois questions : "Avec quel modal la commutation est-elle envisageable ? Celui-ci serait-il possible dans le contexte ? Pourquoi ?" (1999 : 55-56). Le modal en question est *should*, bien sûr ; mais, d'après Jean-Claude Souesme, il "n'est pas acceptable dans ce contexte, car l'énonciateur n'a pas à se contraindre d'une façon ou d'une autre à acheter deux billets" (*ibid.*). Ce jugement a de quoi surprendre, et il s'avère qu'il va à l'encontre des intuitions des *native speakers*¹⁵. Dorée (2008) a soumis le même énoncé à de nombreux anglophones, avec *ought to* et *should*. Tous ont jugé les deux versions parfaitement acceptables, certains même préférant la version avec *should*.
- 109 Une fois encore, c'est la valeur prédictive de l'invariant qui est en cause. Souesme, c'est tout à son crédit, est l'un des rares défenseurs de l'invariant à s'aventurer sur le terrain de la prédiction. Mais l'hypothèse s'avère erronée : non seulement elle ne permet pas de prédire quand on rencontrera *should* ou *ought to*, mais elle mène à exclure l'un des verbes de contextes où il est pourtant tout à fait recevable.

- 110 Il nous paraît impossible d'analyser la distribution de ces deux éléments sans tenir compte de la variation, phénomène qui caractérise les langues naturelles mais qui est trop rarement pris en compte par les linguistes travaillant avec le concept d'invariant.

5.3. Champs de variation et zones de recouvrement

- 111 Nous pensons qu'il est plus fructueux de reconnaître l'existence de ces cas de synonymie apparente, et d'essayer d'en proposer une explication, plutôt que de maintenir l'hypothèse de l'invariant qui, sous sa forme actuelle du moins, ne rend pas compte des observables. En accord avec la théorie de la grammaticalisation, l'objectif doit être de **définir une synchronie complexe, et même hétérogène**.
- 112 Une idée qui nous semble particulièrement féconde est celle de *variational space*, expression que nous proposons de traduire en français par *champ de variation*. Il s'agit d'une hypothèse qui a été mise en avant par Lieberman (1984) et Smith (1996). Ce dernier rappelle les conditions rendant possible la variation : "Variation is possible because individual linguistic items occupy fairly broad slots in the *langue* within which they are situated, and their realisations can therefore vary quite widely" (1996 : 44), et il définit ainsi le champ de variation : "[...] any word occupies semantic space, as specified by its conceptual, connotative and metaphoric meanings; it thus lies within a network of overlapping semantic fields. This space constitutes the variational space of the item's usage, that is, constitutes the range of variation without which linguistic change cannot take place" (*ibid.*).
- 113 On pourrait représenter les champs de variation occupés par *should* et *ought to* en AC de la manière suivante :



Figure (i)

- 114 Les cercles représentent toutes les occurrences possibles de *should* et de *ought to*, l'ensemble des contextes où chaque verbe peut s'employer. La représentation montre que les deux marqueurs ne sont pas de parfaits synonymes¹⁶ : il y a des contextes où seul l'un ou l'autre est possible – nous pensons en particulier aux subordonnées complétives en contexte directif ou appréciatif (*Justice requires that the prisoner should...*, *It's a shame that Jane should...*). *Ought to* et *should* ne se trouvent pas en distribution complémentaire pour autant. Il existe une **zone de recouvrement** des deux champs (ang. *overlap*), c'est celle où l'opposition sémantique est neutralisée, où les deux items sont donc disponibles pour le besoin expressif de l'énonciateur. Ce dernier, dans certaines situations, peut très bien n'avoir besoin que d'un élément présent dans le programme sémantique des deux verbes. C'est cet élément qu'il retient, le contexte annulant toute autre opposition. C'est ainsi qu'il se retrouve avec un choix plus ou moins libre entre les deux, ce qui donne lieu à la variation.

- 115 Non seulement la zone de recouvrement entre *should* et *ought to* en AC semble assez large, mais elle s'est considérablement étendue depuis la période du MA. Nous savons que *ought to* a entamé sa grammaticalisation en tant qu'auxiliaire plus tard que *should* (Dekeyser 1998). Depuis, son évolution semble le rapprocher de plus en plus de *should*. C'est le cas en ce qui concerne leurs propriétés syntaxiques. En MA encore, *ought to* pouvait apparaître dans une construction impersonnelle, typique des verbes lexicaux comme *thinken* ou *neden* à l'époque (voir Denison 1993) :

(61) On all his folk, bath lesse and mare, / Wa was don þam on þair licam, / Ful wel
þamaghtþair king to blam (Cursor Mundi)

<i>þam</i>	<i>aght</i>	<i>þair king</i>	<i>to</i>	<i>blam</i>
pronom pers. 3pl au datif	vb <i>agan</i> prêt. 3sg	dét. poss. 3pl + nom acc. masc. sg	particule pré- infinitif	vb <i>blam</i> inf.
to them	[it] ought	their king	to	blame

« Bodily ham was done to all his people, both the great and the humble, they
 ought full well to blame their king. »

(62) Alla goth to his in, and as **hym oghte**, / Arrayed for this feste in every wise / As
 ferforth as his konnyng may suffice. (Chaucer, The Man of Law's Tale)

« Alla goes to his inn, and, as he ought, made arrangements for this feast, to the
 best of his ability. »

(exemples empruntés à Dorée 2008 : 77)

- 116 *Should*, d'après Denison (1993) n'est jamais entré dans des constructions de ce type, et désormais *ought to* ne peut plus y figurer. Autre signe de rapprochement syntaxique, *ought* peut apparaître, notamment en contexte négatif ou interrogatif, sans *to*, à la manière des autres auxiliaires de modalité :

(63) The most brilliant film ever conceived, or negatives that **oughtn't see** the light
 of day?

(<http://www.rotten.com/library/bio/entertainers/comic/jerry-lewis/>)

(64) So, I'm going to ask the question, "Why **ought** we **be** concerned about the
 health of the group?" The answer is going to be because if the groups don't survive,
 then the species doesn't survive.

(<http://www.str.org/site/News2?page=NewsArticle&id=5237>)

- 117 L'effacement de *to* serait, d'après Joly et O'Kelly (1990 : 343), une évolution en cours : "on observera que, dans la langue parlée [...] il tend à disparaître, ce qui semble une tendance à un alignement complet avec les autres auxiliaires de modalité". Une certaine prudence s'impose, les auteurs n'avançant pas de données chiffrées pour justifier leur position, mais si cette observation devait être confirmée, on pourrait y voir une indication supplémentaire du rapprochement de *ought to* de *should*.

- 118 Les deux marqueurs seraient donc des formes convergentes dont les champs de variation se recouvrent de plus en plus. Nous ne pensons pas que le genre d'opposition tranchée qu'évoquent Bouscaren, Chuquet et Souesme soit le bon scénario : si elle a existé à une époque – ce qui demande à être confirmé – elle se serait aujourd'hui estompée dans une assez large mesure, en même temps que les propriétés syntaxiques des deux verbes convergeaient. Le produit de cette évolution serait en un nouveau cas de variation en AC, cette dernière pouvant être déclenchée par plusieurs facteurs, y compris stylistiques ou sociolinguistiques, lesquels échappent en général à l'analyse basée sur l'invariant. Seul un examen approfondi des données synchroniques et diachroniques permettrait de vérifier notre hypothèse.

119 La représentation donnée dans la Fig. (i) ci-dessus est comme un instantané, une photographie à un moment T d'items perpétuellement évolutifs, créant l'illusion du figement. Mais soulignons que dans cette vision des choses, rien n'est figé, et moins que tout les champs de variation : "space can be squeezed, that is, variables may start to overlap with each other to an unacceptable extent, introducing loss of information content and subsequent reorganisation, or space can be expanded, leading to an excess of redundancy" (1996 : 44). Par conséquent, les zones de recouvrement sont typiquement les sites du changement linguistique (on sait en effet depuis Weinreich *et al.* (1968) que la variation est souvent la source du changement). Comme le signale Faarlund (1990) :

A change from one form F to another form G cannot take place unless F and G can coexist as alternatives in a language. A diachronic change, then, can be seen as the result of two specific historical processes: the appearance of a new form as an alternative to an already existing form, and the disappearance of one of two coexisting, alternative forms at a later stage."

(Jan Terje Faarlund, 1990. *Syntactic Change: towards a Theory of Historical Syntax*. Berlin & New York : Mouton de Gruyter, pp.48-49, cité dans Marchello-Nizia 2006 : 22).

120 En évoquant de la sorte l'existence des zones de recouvrement entre champs de variation, nous ne prétendons pas, bien entendu, que les systèmes sémiotiques que sont les langues naturelles soient immotivés, ce qui serait absurde. Précisons également que nous concevons le sens comme un **construit**, à partir d'au moins trois éléments : les unités en présence, les constructions grammaticales employées et l'ensemble des inférences invitées par l'emploi de ces unités et de ces constructions dans un contexte donné (Grice 1989). Lorsque nous évoquons une interchangeabilité (plus ou moins parfaite) ou une distribution (plus ou moins) libre entre marqueurs, nous employons en fait un raccourci commode pour dire qu'en un endroit – qui est une zone de recouvrement entre les champs de variation respectifs de ces marqueurs – une différence sémantique initiale s'avère neutralisée.

121 Les exemples examinés ci-dessus illustrent bien la nature *dynamique* des langues naturelles et nous ramènent à cette vérité linguistique simple et fondamentale. Les langues évoluent sans cesse au contact d'autres langues ou en fonction de mécanismes internes qui semblent être universels (voir Weinreich *et al.* 1968) : toute langue évolue, et l'arrêt de ce processus signifie la mort de la langue en question. On peut légitimement se demander comment réconcilier la vision *statique* du langage qu'implique l'existence d'un invariant avec le *dynamisme* inhérent aux langues naturelles. Ou bien il s'avère finalement que l'invariant varie, ce qui lui enlève la majeure partie de son intérêt en tant qu'outil d'analyse, ou bien l'invariant en tant que tel n'existe pas et il convient de renoncer définitivement à cette notion.

122 A notre connaissance, avant le présent travail, seule Annie Lancri a, dans son article de 1996, voulu mettre en perspective "le problème que soulève l'invariant dans une approche diachronique" (1996 : 162). Les invariants proposés dans les analyses énonciativistes sont censés fonctionner uniquement en synchronie. Personne, à notre connaissance toujours, n'a proposé d'invariant pour une forme à travers le temps, et cette absence n'est sans doute pas un hasard. La seule exception là encore semble être Lancri (1996), qui avance : "l'invariant ne serait-il rien d'autre que ce *sème commun* à tous les emplois et tous les effets de sens de toutes les époques ?" (1996 : 158). Convaincue de l'existence de l'invariant, elle énonce cependant le problème majeur suivant :

Mais le problème se pose également de savoir si l'invariant d'une forme ne se « remodèle » pas sans cesse au cours des âges. Et cela, non seulement parce que les emplois de cette forme changent, mais parce que tout le reste de la langue change par la même occasion [...]. On comprend, dans ces conditions, qu'il soit vain d'isoler un morphème comme TO, comme -ING, ou comme OF, pour essayer de circonscrire leur fonction invariante par le biais de la diachronie, puisque *tout le système bouge en même temps*" (*ibid.*)¹⁷.

- 123 Ce point de vue rejoint les études plus récentes en linguistique historique, en matière de variation et de grammaticalisation, qui suggèrent une incompatibilité entre la nature dynamique des langues naturelles et la vision statique qu'implique l'hypothèse de l'invariant.
- 124 Mais si les systèmes linguistiques ne sont pas immotivés, les unités grammaticales et lexicales sont bien chacune dotées d'une identité propre, irréductible à celle d'une autre. Ce serait d'ailleurs contre-intuitif d'affirmer le contraire. De surcroît, répétons-le, on connaît bien les problèmes soulevés par la description atomisante des items linguistiques. Dans notre dernière partie, nous proposons donc de rappeler ou d'explorer certaines solutions qui ont pu être imaginées pour garder une approche globalement basée sur la recherche d'une identité des marqueurs, mais en repensant cette dernière en profondeur.

6. Quelle autre solution que l'invariant ?

6.1. La réponse de la Théorie des Opérations Prédicatives et Enonciatives

- 125 A partir d'un questionnement et d'un cheminement intellectuels spécifiques, la Théorie des Opérations Prédicatives et Enonciatives (ci-après TOPE), développée par Antoine Culioli, ses collègues et étudiants, propose une conception de l'invariance basée sur la notion de **forme schématique**.
- 126 Il est important de préciser d'emblée que le problème n'est pas pour la TOPE de substituer un nouveau concept, la forme schématique (ci-après FS), à un concept plus ancien, l'invariant tel que décrit dans la première partie de cet article. De fait, même si Culioli lui-même emploie occasionnellement les termes d'*invariant* ou de *propriété invariante* (cf. par exemple Culioli 1997), on ne trouve pas d'entrée *invariant* dans les lexiques présentant la métalangue de ce cadre théorique, à savoir Bouscaren et Chuquet (1987) et Groussier et Rivière (1996). Et si le terme *invariant* figure dans les index des trois tomes présentant la TOPE (Culioli 1990-1999), une vérification rapide montre qu'il est employé dans un sens différent : il s'agit des *catégories invariantes*, sous-jacentes à l'activité de langage, que l'on retrouverait à travers toutes les langues naturelles – des catégories universelles, donc. Il faut souligner cependant qu'il existe un lien entre les deux concepts (*invariant* dans ce dernier sens, lié à la variation "interlangues", et *invariant* tel qu'entendu ici, lié à la variation d'une forme singulière), certains théoriciens travaillant particulièrement cette articulation¹⁸.
- 127 Nous proposons d'examiner rapidement les ressemblances et les différences entre invariant et FS et d'évaluer ensuite l'intérêt de cette dernière pour les questions soulevées ici.
- 128 Le concept de FS concerne les unités tant lexicales que grammaticales, quelle que soit leur appartenance catégorielle – et ceci bien que certains auteurs, par exemple De Vogüé (2006

: 326), se refusent à appliquer la FS aux marqueurs grammaticaux. Elle se définit de la façon suivante :

Nous définissons le pôle d'invariance comme une forme schématique qui en tant que telle ne correspond à aucune des valeurs de l'unité. La notion même de forme schématique signifie que l'identité du mot est indissociable de sa relation au cotexte : en tant que schéma elle informe le cotexte, en tant que forme elle reçoit sa substance des éléments qu'elle convoque. De ce point de vue, une forme schématique est assimilable à un scénario abstrait. (Paillard 2000 : 101)

129 La définition met en valeur une première caractéristique de la FS : son caractère **abstrait**. Cette caractéristique est partagée par l'invariant : "[...] pour comprendre les mécanismes d'une langue, il faut éviter de se perdre dans le dédale des effets de sens et pour ce faire il faut un fil rouge, et ce fil rouge c'est le mécanisme invariant abstrait inscrit dans la structure de la langue" (Adamczewski 1991 : 165). On peut dire de l'invariant qu'il est lui aussi un "scénario abstrait" et qu'il permet lui aussi de "simuler par le raisonnement ce qui reste, en soi, inaccessible, toujours entr'aperçu à travers le matériau textuel" (Culioli 2002 : 27).

130 Parler de caractère abstrait est une autre manière d'insister sur la dimension qui est celle de la FS et de l'invariant : celle du **potentiel**, du possible, dimension mise en valeur par le choix du terme de *scénario*. La description par Culioli (2002) de la FS en termes de "**prolifération de possibles**" ne peut pas ne pas faire écho dans les esprits à celle de l'invariant par Guillaume : (i) il est conçu comme un conditionnement opérant sur le plan du puissanciel, la langue, et non sur celui de l'effectif, le discours, pour reprendre les termes mêmes de la Psychomécanique du Langage, mais (ii) son caractère est de permettre une grande diversité de valeurs d'emploi, une "foule d'effets de sens" en discours (Guillaume 1971 : 133).

131 Un autre point commun entre la théorie de l'invariant et celle de la FS, c'est qu'elles cherchent à prendre en charge la **polysémie** – ou, si l'on préfère, la **variation sémantique** – et lui accordent même une place importante. Guillaume se donnait déjà pour objectif de "découvrir sous les emplois, conséquences de discours, la condition invariante et non transgressée qui les permet, si divers et opposés soient-ils" (Guillaume 1969 : 206) :

Je pars, partout et toujours, de la forme en langue constante et je montre que cette forme de langue emporte avec elle la permission d'effets de sens dont la variation¹⁹ n'est assujettie qu'à l'unique condition de représenter la valeur formelle de langue. On voit ainsi une même forme de langue constante produire dans le discours une foule d'effets de sens différents, dont la différence peut aller jusqu'à l'apparente contradiction. (Guillaume 1971 : 133)

132 Dans les deux cas (FS / invariant), la diversité des valeurs vient des rapports qu'établit une unité avec son co-texte. Mais la TOPE va plus loin que la Psychomécanique du Langage, car elle essaie de montrer qu'il est possible de dégager des régularités dans la façon dont cette diversité s'organise. En d'autres termes, elle veut démontrer l'existence de principes de variation sémantique :

L'enjeu de la théorie n'est donc pas, ou pas seulement, ni même principalement de dégager une invariance du mot sous forme d'un contenu mais de montrer comment la variation des sens du mot se déploie sur des plans de variations régies par une organisation régulière. [...]

Dans cette perspective, la recherche d'un invariant devient un moyen de penser l'organisation de la variation du mot qui est à la fois strictement singulière et strictement régulière.

- strictement singulière : chaque unité a une identité propre, irréductible à celle d'une autre. De ce fait, les variations de chaque mot se traduisent par des valeurs tout à fait spécifiques et irréductibles à toute autre.

- strictement régulière : l'identité d'une unité s'appréhende à travers la façon dont s'organise sa variation sur des plans de variation relevant par hypothèse de mécanismes généraux et réguliers." (Franckel 2002 : 11-12)

- 133 De tels "mécanismes généraux et réguliers" ne sont pas, à notre connaissance, postulés par la Psychomécanique du Langage, et c'est là la première différence que nous relevons entre la FS et l'invariant. La seconde différence, majeure, est que l'invariant est conçu comme un **contenu** (autant en Psychomécanique du Langage que par les énonciativistes qui suivent Guillaume sur ce point), mais comme une **forme** dans le cadre de la TOPE ; c'est ce qu'indiquent le nom même de *forme schématique*, ainsi que des passages comme le suivant :

L'hypothèse centrale [...] est que l'identité d'une unité se définit non par quelque sens de base, mais par *le rôle spécifique qu'elle joue* dans les interactions constitutives du sens des énoncés dans lesquels elle est mise en jeu. Ce rôle est appréhendable non pas comme un sens propre de l'unité, mais à travers la variation du résultat de ces interactions.

[...] la valeur brute de l'unité est toujours une valeur abstraite, une épure, pas une désignation, un potentiel et non un contenu." (Franckel 2002 : 9-10)

- 134 Dans le cadre de la TOPE, *invariant* ne signifie donc pas « invariant sémantique », « invariant de contenu », mais ne peut se comprendre que comme « mode de fonctionnement invariant d'un marqueur donné »²⁰ ; les caractérisations d'unités que l'on propose dans cette perspective sont de **nature non-sémantique** (Franckel 1992 : 91, 97). Etant donné les problèmes incontournables que soulève l'invariant de contenu, cette différence paraît constituer un progrès théorique majeur. Assurément, cette seule caractéristique fait que l'on ne peut pas placer FS et invariant sur le même plan.
- 135 En revanche, il nous semble que les formes schématiques sont beaucoup plus obscures, voire franchement incompréhensibles pour le non-initié²¹, comparées aux invariants dont on énumère les traits ou sèmes constitutifs. Si l'énoncé de la théorie de la FS est d'une grande clarté, il n'en va pas de même des applications, et nous citons le passage suivant pour justifier cette appréciation :
- 136 A titre d'exemple nous donnons les FS des verbes *prendre*, *suivre*, *tirer* et *jouer*, telles qu'elles ont été formulées par des chercheurs :

. *Prendre* signifie qu'une entité **a** acquiert un mode de présence stable en relation à un site **q**. [...]

. *Suivre* signifie que :

Soit la variation orientée qui est associée à une unité **y**, l'entité **x** est :

- mise dans une relation actualisée à **y** ;

- inscrite dans une variation ordonnée.

L'actualisation de la relation de **x** à **y** en chaque point de la variation de **y** étant ce qui ordonne cette variation de **x**. [...]

. *Tirer* signifie qu'une entité **a** est prise dans une variation réglée en relation avec une entité **Z** qui s'interprète comme régulant la variation (**Z** a une dimension téléonomique). (Paillard 2000 : 102-04)

Jouer marque qu'un ensemble de propriétés **p** fait l'objet d'une actualisation par rapport à laquelle elles conservent ou acquièrent une autonomie. Cette autonomie est établie à travers une partition conférant à ces propriétés **p** le statut d'une partie qui se détache d'un tout. (Romero-Lopes 2002 : 66)

- 137 Nous relevons enfin un autre point commun, d'importance, entre invariant et FS : ni l'une ni l'autre théorie n'est compatible avec le dynamisme lié au changement linguistique. Pourtant, la FS vise théoriquement bien à réconcilier la vision statique du langage qu'implique l'existence d'un pôle d'invariance avec le dynamisme inhérent à la variation : la définition de la FS reproduite supra montre que la démarche qui lui est associée consiste à partir des potentiels liés à des unités (ou séquences d'unités) et à les analyser comme déterminant un frayage dynamique, plutôt que de partir de l'énoncé et de son interprétation stabilisée. Mais *parce qu'elle n'a pas été conçue pour cela*, la FS ne prend pas en charge les données diachroniques du type de celles exposées ci-dessus : comme ce sont les spécificités interactionnelles qui sont le fondement de la théorie, **une FS donnée est relative à un corpus donné**. C'est ce qu'exprime ainsi Pierre Péroz, lorsque travaillant sur l'adverbe *ben* en français contemporain, il écrit : "[...] nous n'avons pas de prétention à rendre compte de *ben* en ancien français par exemple" (Péroz 2009, note 57).
- 138 Le constat s'impose, même s'il s'explique parfaitement : la FS ne permet pas de réconcilier la perspective synchronique du "pôle d'invariance" avec le caractère évolutif des langues naturelles.

6.2. Une autre solution ?

- 139 Claude Delmas s'est interrogé d'une façon très stimulante sur le concept d'invariant, qu'il voit lui aussi comme une "configuration rigide" (Delmas 1993 : 199). Insatisfait de ce modèle, il a proposé de lui substituer le modèle de la "chaîne d'extensions" :
- A un certain niveau, ils [les marqueurs] semblent être dotés d'un noyau dur, nécessaire et suffisant (« l'invariant » chez G. GUILLAUME, H. ADAMCZEWSKI), et, à un autre, ils semblent impliquer des propriétés contradictoires avec le noyau (cf. BE+ING ; -ED ; SHOULD ; THE ; TO ; OF, etc.). D'un côté, nous avons l'impression qu'un même trait (ou ensemble de traits) verrouille (comme dans la théorie classique) telle forme dans une classe d'emplois, d'un autre, que ce n'est qu'un « air de famille » (L. WITTGENSTEIN) qui relie les emplois d'une forme. Les valeurs ne seraient plus strictement dérivées directement d'un même invariant mais un cas d'emploi en inspirerait un autre, à la fois différent et ressemblant par quelque propriété du modèle. On aurait une légère différence par rapport au premier emploi. On aurait un effet de « cascade » (*chaining* chez LAKOFF). Il y aurait un fil conducteur, non transitif. (Delmas 1993 : 198)
- 140 D'un intérêt particulier pour le diachronicien est le rapport entre cette stratégie extensionnelle, l'histoire du marqueur et son "invariant" :
- [...] L'extension n'effacerait pas toutes les caractéristiques de départ [...], et, enfin, certaines caractéristiques pourraient être récessives, en apparent sommeil, l'espace d'un instant, quitte à être réactivées en des périodes plus favorables. Ainsi, pour TH -, est-il raisonnable de penser qu'il a perdu quelques caractéristiques au cours de son histoire, mais il nous paraît difficile de constater son succès (THIS, THAT, THE, THERE, THUS, etc.) et de croire qu'il a perdu tout son « complexe sémiotique » médiéval. On peut penser que ce que l'on appelle « invariant » correspond en fait à un cas particulier d'extension, celui dans lequel cette dernière n'aurait pas répudié une ou un certain nombre de caractéristiques présentes au départ. (Delmas 1993 : 199)
- 141 Il est possible de proposer un modèle reliant lui aussi les "caractéristiques de départ" du marqueur à son histoire, mais peut-être plus précis que celui de Claude Delmas en ce qui

concerne les voies du changement sémantique. Ce modèle nous est inspiré par la théorie du changement sémantique de Traugott et Dasher (2002), basée sur deux principes clés :

- 142 (i) Les items linguistiques évoluent sémantiquement grâce à un processus pragmatique d'implicature appelée *inférence invitée*. Une inférence invitée n'est au départ qu'une nouvelle valeur qu'un item prend dans un contexte linguistique particulier, sans que pour autant sa valeur initiale soit à exclure. Dans ce contexte particulier naît donc une polysémie. Dans un second temps, la polysémie peut se lexicaliser, stade qui est atteint lorsque dans un autre contexte l'interprétation doit manifestement exclure le sens initial de l'item. La théorie dit alors que le sens nouveau (celui qui a d'abord émergé comme inférence invitée) s'est *encodé*. Enfin, dans une dernière étape, le sens initial peut être amené à disparaître totalement.
- 143 (ii) Le changement sémantique est souvent prévisible. Selon les auteurs, les items suivent typiquement une voie qui les mène de l'expression de la spatialité à celle du point de vue du locuteur (ang. *subjectification*)²² et enfin à celle de l'attitude du locuteur vis-à-vis de son interlocuteur dans le "ici et maintenant" de l'acte de parole (ang. *intersubjectification*) :

With data taken from various semantic domains and various languages, we find several unifying threads in recurring patterns of semantic change. One is the overarching tendency for meanings to undergo subjectification (they come to express grounding in the SP/W's perspective explicitly, and ultimately intersubjectification (they come to express grounding in the relationship between speaker/writer and addressee/reader explicitly).

[SP/W = speaker/writer]

(Traugott et Dasher 2002 : 6)

- 144 Cette théorie s'applique à l'évolution sémantique des *lexèmes*, distincte du processus de grammaticalisation, mais sa portée est à notre avis plus large : les auteurs eux-mêmes en montrent la validité avec un certain nombre d'items, modaux, connecteurs discursifs, constructions performatives, déictiques "sociaux", qui sont loin d'être des lexèmes ordinaires et sont au minimum à la charnière entre lexique et grammaire. Il en va de même de la particule *up* dans nos propres recherches (Toupin 2006a et b).
- 145 Nous pensons que le principe de directionnalité du changement sémantique s'applique aussi aux marqueurs, en fonction d'un itinéraire universel qui mène de l'expression du spatial à celle du point de vue de l'énonciateur et, enfin, à celle de la relation entre ce dernier et son destinataire. Dans la description du fonctionnement sémantique d'un marqueur, en rester à l'énonciateur sans montrer en quoi intervient la prise en compte de l'image de l'autre (du coénonciateur), est donc impossible à nos yeux – mais c'est malheureusement trop souvent le cas dans les travaux énonciativistes.
- 146 Cela nous mène à formuler un nouveau concept pour remplacer "l'invariant" en synchronie, qu'on propose d'appeler "l'identité" (d'un marqueur) : c'est le résultat à un moment T de l'agrégation de X modules sémantiques à un module initial de spatialité, *module* étant compris comme « ensemble de traits sémantiques » et X étant au plus égal à deux. Ces modules sont historiquement engendrés les uns des autres par le mécanisme métonymique de l'inférence invitée opérant en contexte. Si le premier module prend en charge l'expression des relations spatio-temporelles, le second (si second il y a) permet l'expression du point de vue de l'énonciateur et le troisième (si troisième il y a), l'expression de la relation énonciateur-coénonciateur. A ce dernier niveau, les sens en jeu sont d'une nature bien particulière : il s'agit de *sens procéduraux* (concept que Traugott et Dasher reprennent aux théoriciens de la Pertinence), c'est-à-dire qu'ils permettent à

l'énonciateur d'exprimer un point de vue sur son propre discours et/ou sur la relation qu'il entretient avec son partenaire dans le "ici et maintenant" de l'acte de parole : "[...] procedural meanings are primarily indexical of SP/W's attitudes to the discourse and the participants in it; they index metatextual relations between propositions or between propositions and the non-linguistic context" (Traugott et Dasher 2002 : 10). En d'autres termes, ce sont des sens *de dicto*, non *de re*.

- 147 Un très fin réglage de l'activité modulaire doit être postulé, dont les principaux facteurs sont :
- 148 – l'histoire singulière du marqueur : tel marqueur verra ses modules cohabiter en AC, ce qui donne alors une complexité sémantique confondante (*up* en est un exemple) car les modules ne sont pas plus imperméables les uns aux autres en synchronie qu'ils ne le sont en diachronie. Tel autre marqueur perdra son module spatial, tel autre non. Ainsi avec *up*, le spatial est rémanent, le premier module historique n'ayant jamais disparu ; avec les déictiques *this* et *that*, le module spatio-temporel peut dans une certaine mesure être dés-activé, sauf sans doute dans le domaine strictement temporel, cf. *these days* vs. *those years*) ; avec un marqueur comme le *let* VOSI de l'impératif périphrastique, le spatio-temporel s'est largement effacé et seuls les deuxième et troisième modules sont actifs (cf. Hopper & Traugott 1993, Lowrey 2006).
- 149 – le contexte d'insertion du marqueur, qui peut ponctuellement neutraliser des traits de ce dernier, ou au contraire les activer. En ce sens, chaque emploi de l'unité correspond à une mise en oeuvre unique, singulière, du complexe modulaire et n'en donne à voir qu'un aspect.
- 150 – le moment particulier de son évolution où l'on étudie le marqueur (langue du poète anonyme auteur de *Sir Gauvain et le Chevalier vert* ou langue de Jane Austen ?).
- 151 – la variété d'anglais considérée (Austen ou Hawthorne ? saxon occidental ou northumbrien ?).
- 152 – enfin, sans doute, des facteurs sociolinguistiques tels que la situation sociale d'interlocution, mais pour le moment nous ne nous sommes pas suffisamment penchés sur ces questions.
- 153 Derrière un marqueur donné, d'une occurrence à l'autre, et derrière tous les marqueurs connus d'une langue, on retrouverait un complexe sémantique particulier, organisé en au plus trois modules historiquement dérivés les uns des autres et fonctionnant synchroniquement suivant les lignes esquissées ci-dessus. Pour nous, ce qui est à proprement parler invariant dans ce qui constitue l'identité d'un marqueur n'est donc pas un *contenu* (ce "noyau dur, nécessaire et suffisant", défini en compréhension, cf. supra citation de Claude Delmas) mais une *forme*, en l'occurrence une structure modulaire souple, qui organiserait le champ des possibles sémantiques pour ce marqueur à tout instant de son évolution.
- 154 Ainsi, on aboutit également, pensons-nous, à une définition plus satisfaisante de la notion même de marqueur, qui tient compte des propriétés syntaxiques et sémantiques et va au-delà de la simple forme superficielle, graphique ou phonétique : on abandonne le principe de l'unicité du signe à tout prix en synchronie et on reconnaît que deux marqueurs différents peuvent très bien avoir la même forme superficielle, et qu'un même marqueur peut très bien finir par se scinder en deux au cours de son histoire.

- 155 Le nouveau concept que nous dessinons, parce qu'il prend en compte la variation et le changement, ne s'accommode guère du signifiant *invariant* (*in-variant*), dont le maintien pourrait même devenir source de contresens théorique et de malentendu pédagogique. Il faut revoir totalement la conception de "l'invariant" et jusqu'au terme lui-même.

7. Conclusion

- 156 Il conviendrait d'abandonner la conception actuelle de "l'invariant", qui mène à une impasse, au profit d'une vision plus complexe. Il faut accepter qu'un certain brouillage existe, lié au caractère plastique, instable, de l'objet "langue" : "l'identité" modulaire implique une activité labile des modules, là où les traits de "l'invariant" actuel ont nécessairement toujours le même statut, c'est-à-dire actif. Il faut accepter aussi que l'on a des chevauchements de territoires entre marqueurs (les champs de variation peuvent partiellement se recouvrir), en raison d'un partage de modules sémantiques compatible avec la théorie (cf. la directionnalité du changement sémantique). Pour reprendre le titre d'un ouvrage célèbre, *Grammar is fuzzy*.
- 157 En France, la linguistique énonciativiste devrait partager son territoire institutionnel avec les disciplines variationnistes : diachronie, sociolinguistique, dialectologie devraient être ré-introduites et mises à l'honneur dans les déserts variationnistes que sont devenus les départements d'anglais. Le dialogue avec ces approches disciplinaires permettrait à l'énonciation de s'affranchir d'une vision trop rigide de son objet. S'il suffisait d'un exemple pour s'en convaincre, on pourrait citer le cas du subjonctif en AC et se demander, au vu de la complexité du phénomène, ce que l'approche énonciativiste *seule* pourrait attribuer comme invariant à une forme comme *were*, face au prétérit modal *was*, par exemple.

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires

v.d.(1369-95) Geoffrey Chaucer, *Boece, The Parliament of Fowles, The Canterbury Tales*. Source : Benson (1997), *The Riverside Chaucer*, Oxford : O.U.P. Texte électronique : University of Virginia.

Ælfred, *Boethius* Bodleian MS 180 & MS Cotton A.vi. Source : Whitelock (1967).

1487 (1375) John Barbour, *The Bruce*, MS G 23, St. John's College, Cambridge. Source : Skeat 1870-89 *The Bruce*, EETS 11, 21, 29, 55. Texte électronique : University of Michigan.

a1225 (a1200) La₃amon, *Brut*, MS Cotton Caligula A IX(C), British Library. Source : Brook & Leslie (éds.) (1963-78) *La₃amon: 'Brut'*, EETS 250, 257. Texte électronique : University of Michigan.

c1400 (?c1380) *Cleanness*, MS Nero AX. Source : Menner 1920 *Purity, a Middle English poem*, New Haven : Yale U.P.

- a1400 (a1325) *Cursor Mundi*, MS Cotton Vespasian A.iii, British Library. Source Morris 1874-78 *Cursor Mundi*, EETS 57, 59, 62, 66, 68, 99, 101. Texte électronique : University of Michigan.
- c1290 (?c1280) *Havelok*, MS Laud 108, Bodleian Library. Source : Skeat 1915 *Havelok*, Oxford : Clarendon. Texte électronique : University of Michigan.
- Kentish charter* c835, MS Cotton Augustus ii.64, British Museum. Source : Whitelock (1967).
- c1430 (a1350-70) *Octovian*, MS 91, Dean & Chapter Library, Lincoln Cathedral. Source : McSparran 1986 *Octovian*, EETS 289. Texte électronique : University of Virginia.
- a1350-70 *Octovian*, MS MC Ff2.38, Cambridge University Library. Source : McSparran 1986 *Octovian*, EETS 289. Texte électronique : University of Virginia.
- Ælfred, *On the State of Learning in England*, MS Hatton 20, Bodleian Library. Source: Whitelock (1967).
- a1470 Thomas Malory, *Morte d'Arthur*, Source : Vinaver 1971 *Malory: Works*, Oxford : O.U.P. Texte électronique : University of Michigan.
- c1400 (?c1380) *The Pearl*, MS Nero AX. Source : Gordon 1957 *Pearl*, Oxford : Clarendon. Texte électronique : University of Michigan.
- 1660-69 Samuel Pepys *Diary*. Source : Latham & Matthews (éds.), *The Diary of Samuel Pepys*, Londres : Bell & Hyman.
- c1375 W. Langland, *Piers Plowman*, B-Text MS B.15.17, Trinity College, Cambridge. Source : Schmidt, A. (éd.) 1978 *The vision of Piers Plowman*, Londres & New York : Dent & Dutton. Texte électronique : University of Michigan.
- c1400 (?c1380) *Sir Gawain and the Green Knight*, MS Nero AX. Source : Tolkien & Gordon (éds.) 1967, Oxford : Clarendon, et Malcolm Andrew, Ronald Waldron et Clifford Peterson (éds.) 1993. *The Complete Works of the Pearl Poet*, Berkeley, Los Angeles et Oxford : University of California Press. Texte électronique : University of Michigan.
- Ælfred, *The Voyages of Ohthere and Wulfstan*, MS Lauderdale Additional 47967. Source: Whitelock (1967).
- 1463-77 (?a1400) *York Mystery Plays*, MS Additional 35290, British Library. Source : Beadle (1982) *The York Plays*, Londres : Edward Arnold. Texte électronique : University of Virginia.

Sources secondaires

- Adamczewski, Henri, 1982. *Grammaire linguistique de l'anglais*. Paris : A. Colin.
- , 1991. *Le Français déchiffré, clé du langage et des langues*. Paris: A. Colin.
- , 2003. *Du Nouveau sur les phrasal verbs : UP revisited*. Précý-sur-Oise : EMA.
- Bolinger, Dwight, 1972. *That's That*. La Haye : Mouton.
- , 1977. *Meaning and Form*. Londres : Longman
- Boulonnais, Dominique, 2004. "To et les infinitives : l'hypothèse de la transcendance prépositionnelle". Delmas, Claude (éd.), *La Contradiction en anglais, Travaux du CIEREC* 116. Publications de l'Université de Saint-Etienne.
- Bouma, L., 1975. "On Contrasting the Semantics of the Modal Auxiliaries of German and English". *Lingua* 37, 313-39.
- Bourdieu, Pierre, 1982. *Ce que parler veut dire*. Paris : Fayard.

- Bouscaren, Jeanine, Françoise Demaizière et Anne Mayer, 1982 "Quelques remarques sur *should* et *ought* to." *Cahiers de recherche en grammaire anglaise I*. Paris & Gap : Ophrys.
- Bouscaren, Jeanine et Jean Chuquet, 1987. *Grammaire et textes anglais : guide pour l'analyse linguistique*. Paris & Gap : Ophrys.
- Cotte, Pierre, 1982. "To, opérateur de dévirtualisation". *Modèles linguistiques* 4/2, 135-49.
- Crépin, André, 1994. *Deux mille ans de langue anglaise*. Paris : Nathan.
- Culioli, Antoine, 1990-1999. *Pour une linguistique de l'énonciation*. Paris & Gap : Ophrys (tomes 1, 2 et 3).
- , 1997. "Subjectivité, invariance et déploiement des formes dans la construction des représentations linguistiques." Fuchs, Catherine et Stéphane Robert (éds.), *Diversité des langues et représentations cognitives*. Paris & Gap : Ophrys, 43-57.
- , 2002. "A propos de *même*". *Langue française* 133, 16-27.
- Dekeyser, Xavier, 1998. "The Modal Auxiliary *ought* : from 'possession' to 'obligation' ". Van der Auwera, Durieux et Lejeune (éds.), *English as a Human Language*, 109-119. Munich : Lincom.
- Delmas, Claude, 1993. "De l'extralinguistique au métalinguistique". Jean-Rémi Lapaire et Wilfrid Rotgé (éds.), pp. 195-212.
- Denison, David, 1985. "The Origins of Periphrastic *do* : Ellegård and Visser Reconsidered." *Papers from the 4th International Conference on English Historical Linguistics*. Amsterdam : John Benjamins.
- , 1993. *English Historical Syntax*. Londres & New York : Longman.
- Douay, Catherine et Daniel Roulland, 1990. *Les Mots de Gustave Guillaume : vocabulaire technique de la psychomécanique du langage*. Presses Universitaires de Rennes 2.
- De Vogüé Sarah, 2006. "Invariance culiolienne". Ducard, Dominique et Claudine Normand (éds.), *Antoine Culioli : un homme dans le langage. Colloque de Cerisy*. Paris & Gap : Ophrys, 302-31.
- Dorée, Sophie, 2008. *The Evolution of ought and should in Old and Middle English*. Mémoire de Master 2 non publié, Université de Picardie.
- Ducrot, Oswald et Tzvetan Todorov, 1972. *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*. Paris : Seuil.
- Ellegård, Alvar, 1953. *The Auxiliary 'Do': the Establishment and Regulation of its Growth in English*. Stockholm : Almqvist & Wiksell (Gothenburg Studies in English 11).
- Engblom, Victor, 1938. *On the Origin and Early Development of the Auxiliary DO*, Lund : C.W.K. Gleerup (Lund Studies in English 6).
- Fischer, Olga, 1992. "Syntax". Hogg, R.M. (general ed.), *The Cambridge History of the English Language*. Vol. II (1066-1476), 207-408.
- Fischer, Olga et Wim Van der Wurff, 2006. "Syntax". Richard Hogg et David Denison (éds.), 109-198.
- Franckel, Jean-Jacques, 1992. "Lexique et opérations. Le lit de l'arbitraire". *La Théorie d'Antoine Culioli : ouvertures et incidences*. Paris & Gap : Ophrys, 89-105.
- , 2002. "Introduction". *Langue française* 133, 3-15.
- Franckel, Jean-Jacques et Denis Paillard, 1998. "Aspects de la théorie d'Antoine Culioli". *Langages* 129, 52-63.

- Garnier, Georges et Claude Guimier, 1997. *L'épreuve de linguistique au Capes et à l'Agrégation d'anglais*. Paris : Nathan.
- Gary Miller, D. & K. Leffel, 1994. "The Middle English Reanalysis of do". *Diachronica* XI.2, 171-198.
- Girard, Geneviève, 1996. "Faut-il faire l'hypothèse d'un invariant différentiel ?". *Modèles linguistiques* 17, 119-132.
- Grice, H. P., 1989 [1967]. *Studies in the Way of Words*. Cambridge, Massachusetts : Harvard University Press.
- Groussier, Marie-Line et Claude Rivière, 1996. *Les Mots de la linguistique : lexique de linguistique énonciative*. Paris & Gap : Ophrys.
- Guillaume, Gustave, 1969. *Langage et science du langage*. Paris : Nizet.
- , 1971. *Leçons de linguistique, 1948-49, Série A, Structure sémiologique et structure psychique de la langue française (I)* (sous la dir. de Roch Valin). Québec : Presses de l'Université Laval et Paris : Klincksieck.
- Heine, B. et Mechthild Reh, 1984. *Grammatical Categories in African Languages*. Hamburg : Helmut Buske.
- Hock, Hans Heinrich, 1991 [1986]. *Principles of Historical Linguistics* (2nd edition). Berlin : Mouton de Gruyter.
- Hogg, Richard et David Denison (éds.), 2006. *A History of the English Language*. Cambridge, New York : Cambridge University Press.
- Hopper, Paul, 1991. "On some Principles of Grammaticization". Traugott, E. et Bernd Heine (éds.), *Approaches to Grammaticalization* (vol I). Amsterdam & Philadelphia : John Benjamins.
- Hopper, Paul J. et Elizabeth Closs Traugott, 2003 [1993]. *Grammaticalization*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Huddleston, Rodney, 1984. *Introduction to the Grammar of English*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Jamet, Denis, 2009. "Existe-t-il un invariant sémantique pour le marqueur *-ing* ?" *CERCLES, Occasional Papers Series 2009*, 29-47.
- Joly, André et Dairine O'Kelly, 1990. *Grammaire systématique de l'anglais*. Paris : Nathan.
- Kroch, Tony, 1994. "Morphosyntactic Variation". *Papers from the 30th Regional Meeting of the Chicago Linguistics Society*.
- Lancri, Annie, 1996. "Recherche d'un invariant et variation diachronique : le cas de TO (TOO) en anglais". *Modèles linguistiques* 17/1, 157-163.
- , 2001. "Réflexions sur l'invariant de -ING : variations sur le mode diachronique". Fabienne Toupin (éd.), *Mélanges en l'honneur de Gérard Deléchelle*, numéro hors série de la revue GRAAT. Tours : Publications de l'Université François Rabelais, 89-106.
- Langages* 129, 1998. "Diversité de la (des) science(s) du langage aujourd'hui. Figures, modèles et concepts épistémologiques". Paris : Larousse.
- Langue française* 133, 2002. "Le lexique, entre identité et variation". Paris : Larousse.
- Lapaire, Jean-Rémi et Wilfrid Rotgé, 1991. *Linguistique et grammaire de l'anglais*. Toulouse : Presses universitaires du Mirail.
- , 1992. *Réussir le commentaire grammatical de textes*. Paris : Ellipses.

- (éds), 1993. *Séminaire pratique de linguistique anglaise*. Toulouse : Presses universitaires du Mirail.
- Larreya, Paul, 1991. "Peut-on porter un regard simple sur les formes impersonnelles du verbe anglais : (to)+V, V-ing, V-en ?" *SIGMA* 11. Université de Provence, 7-29.
- Lehmann, Christian, 1995. *Thoughts on Grammaticalization*. München & Newcastle : Lincom Europa.
- Lieberman, P., 1984. *The Biology and Evolution of Language*. Cambridge, Mass : Harvard University Press.
- Los, Bettelou, 2005. *The Rise of the to- Infinitive*. Oxford : Oxford University Press.
- Lowrey, Brian, 2002. *Les verbes causatifs en anglais : une étude diachronique du moyen-anglais à l'anglais moderne*. Thèse de doctorat non publiée, Université de Lille III.
- , 2006. "A propos de la grammaticalisation de l'impératif périphrastique en *let*". *Bulletin des Anglicistes Médiévistes* 70, 1-29.
- , 2009. "Sur la distribution et les origines de *do* périphrastique ». *Bulletin des Anglicistes Médiévistes* 75, 23-60.
- Marchello-Nizia, Christiane, 2006. *Grammaticalisation et changement linguistique*. Bruxelles : De Bock.
- Miller, Philip, 2000. "Do auxiliaire en anglais : un morphème grammatical sans signification propre". *Travaux linguistiques du Cerlico* 13.
- Mossé, Fernand, 1959. *Manuel de l'anglais du Moyen Age des origines au XIV^e siècle* (vol. II : moyen-anglais, grammaire et textes). Paris : Aubier Montaigne.
- Mustanoja, Tauno, 1960. *A Middle English Syntax* (part I: Parts of Speech). Helsinki : Société néophilologique.
- Osu, Sylvester, Gilles Col, Nathalie Garric et Fabienne Toupin (éds.), 2009. *Construction d'identité et processus d'identification*. Berne : Peter Lang.
- Paillard, Denis, 2000. "A propos des verbes « polysémiques »". *Syntaxe & Sémantique* 2, 99-120.
- Palmer, F.R., 1990 [1979]. *Modality and the English Modals* (2nd edition), Londres & New York : Longman.
- Péroz, Pierre, 2009. "C'est ben toi, ça ! Dense, discret, compact : modalités régulières de la variation sémantique". Sylvester Osu, Gilles Col, Nathalie Garric et Fabienne Toupin (éds.), 2009, 347-62.
- Pullum, Geoffrey, 1982. "Syncategorematicity and English infinitival *to*". *Glossa* 16/2, 181-215.
- Radford, Andrew, 2004. *Minimalist Syntax : Exploring the Structure of English*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Rissanen, Matti, 1999. "Syntax". Hogg, R.M. (general ed.), *The Cambridge History of the English Language*. Vol. III (1476-1776), 187-331.
- Roggero, Jacques, 1979. *Grammaire anglaise*, Paris : Nathan.
- Romero-Lopes, Márcia Cristina, 2002. "Identité et variation du verbe *jouer*". *Langue française* 133, 63-73.
- Schmidt, A. V. C., 1992. *William Langland, Piers Plowman, a New Translation of the B-Text*. Oxford : Oxford University Press.

- Schwegler, Armin, 1988. "Word-Order Changes in Predicate Negation Strategies in Romance Languages". *Diachronica* 5, 21-58.
- Smith, Jeremy, 1996. *An Historical Study of the English Language: Function, Form and Change*. Londres & New York : Routledge.
- Souesme, Jean-Claude, 1992. *Grammaire anglaise en contexte*. Paris & Gap : Ophrys.
- , 1999. *Pratique raisonnée en linguistique anglaise*. Paris : Armand Colin.
- Toupin, Fabienne, 2006a. "Les sens procéduraux intersubjectifs de la particule UP", *CORELA* volume 4, numéro 2. <http://edel.univ-poitiers.fr/corela/document.php?id=1355>
- , 2006b. "L'évolution sémantique de UP à la lumière de la pragmatique historique", *Travaux du CIEREC* 128, Publications de l'Université de Saint-Etienne, pp. 33-48.
- , 2008. "L'Invariant a-t-il un avenir ou comment la diachronie peut aider au retour du refoulé", *Mélanges de langue, littérature et civilisation offerts à André Crépin à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire* (Médiévales 44), Presses du Centre d'Etudes Médiévales de l'Université de Picardie, 303-311.
- Traugott, Elizabeth Closs, 1999. "Why Must is not Moot". Paper presented at the Fourteenth International Conference on English Historical Linguistics, Vancouver. <http://geocities.berndwahr.com/UNHELTraugottMust-Moot.htmfmh>.
- Traugott, Elizabeth Closs et Richard B. Dasher, 2002. *Regularity in Semantic Change*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Visser, F., 1973. *An Historical Syntax of the English Language*. Leiden : E.J. Brill.
- Weinreich, U., W. Labov et M. Herzog, 1968. "Empirical Foundations for a Theory of Language Change." Lehmann, W. et Y. Malkiel (éds.), *Directions for Historical Linguistics*. Austin : University of Texas Press.
- Whitelock, Dorothy, 1967. *Sweet's Anglo-Saxon Reader in Prose and Verse* (fifteenth edition). Oxford : Oxford University Press.

NOTES

1. Le présent article a grandement bénéficié de la relecture exigeante et des critiques de Sylvester Osu, ainsi que de deux relecteurs anonymes du comité de lecture de la revue CORELA. A tous les trois nous exprimons notre sincère gratitude. Selon la formule consacrée, nous restons seuls responsables des erreurs, oublis ou inexactitudes demeurés dans ce texte.
2. Nous revenons plus loin sur le cas de la Théorie des Opérations Prédicatives et Enonciatives, qui s'est dotée d'un concept et d'un objectif différents et à qui ces remarques ne s'appliquent pas directement.
3. Un des deux auteurs de ce texte a reçu l'essentiel de sa formation initiale en linguistique anglaise dans un cadre énonciativiste et se réclame toujours de ce cadre théorique.
4. Dans l'expression *conditionnement initial* utilisée plus haut à propos de la Psychomécanique du langage, *initial* doit être compris comme « puissanciel », c'est-à-dire « appartenant au système de la langue », par opposition au discours, qui est le plan de « l'effectif ».
5. Il va de soi que nous citons ces exemples uniquement pour illustrer notre propos, non pour stigmatiser telle approche particulière, encore moins tel collègue linguiste.
6. Plus marginalement, cette forme signifiait aussi « avoir l'obligation de » (*have to*), comme ses nombreux cognats germaniques.

7. Nous n'indiquons pas de numéro de page car l'article a été consulté dans sa version électronique, cf. bibliographie.

A. Crépin (1994 : 145) et les lexicographes de l'OED (s.v. *mote*, v¹) postulent que ce changement sémantique a été favorisé par les contextes négatifs, où « ne pas avoir la permission de » équivaut à « ne pas devoir ».

8. C'est par commodité que nous employons ici le terme de *particule infinitive*, conscients que *to* en anglais contemporain est un foncteur à part entière, une de ses fonctions étant de mettre en relation un sujet, explicite ou non, à sa gauche et un prédicat à sa droite (cf. le terme de *relateur prédicationnel* employé par Adamczewski 1982).

9. "Projection dans l'avenir = Visée. Opération modale consistant, pour l'énonciateur, à asserter l'existence ou la non-existence à venir d'un fait : « Il y aura dans l'avenir un ou plusieurs fait(s) tel(s) que la lexis prédiquée est ou n'est pas conforme à ce(s) fait(s) ». " (Groussier et Rivière 1996 : 165, s.v. *projection dans l'avenir*).

10. On pourrait objecter que les exemples présentés ici sont des exemples "de laboratoire" seulement, et que le cotexte n'est pas pris en compte. Mais ce paramètre n'est pas pertinent ici dans la mesure où il s'agit de jugements grammaticaux élémentaires partagés par tout anglophone, quel que soit le contexte. Il n'existe aucun contexte en anglais standard où, par exemple, (17a)-(19a) et (22a)-(23a) seraient acceptables.

11. Il est possible que cette réanalyse ait été facilitée par l'existence du préfixe homonyme *to*, exprimant une idée de séparation ou d'éclatement, comme dans *todælan* « divide up », *todon* « do apart, separate », *tobrecan* « smash to pieces ». Il est intéressant de constater que ce préfixe, malgré sa forme identique en synchronie à celle de la préposition, ne semble exprimer aucune idée d'un « mouvement vers quelque chose ».

12. Nous employons le terme *désémantisation* (ang. *semantic bleaching*), fréquent dans ce type de cas, bien que le terme ne soit pas tout à fait exact. Il s'agit plutôt d'une redistribution sémantique, l'élément grammaticalisé échangeant une partie, voire la totalité, de son sémantisme d'origine contre de nouvelles significations plus abstraites, et des fonctions grammaticales. Voir à ce sujet Hopper & Traugott (1993).

13. Ce point de vue est généralement rejeté aujourd'hui. Comme le signalent Traugott & Dasher (2002 :12) : "One form:one meaning would appear to give optimal results in an information-based theory of meaning, particularly one in which the work that AD[ressee]/R[earer] brings to the communicative act is concerned, since it would minimise ambiguity. However, there is no evidence that SP[eaker]/W[riter]s actually strive for this ideal in their everyday use of language [...]. Very few, if any, words in ordinary language have only one interpretation. Although the adage 'Languages avoid unnecessary variation' is often repeated, some variation seems to be very necessary, most particularly that associated with multiple meanings".

14. Nous nous inspirons dans cette section ainsi que dans la suivante de l'étude de S. Dorée (2008).

15. Rappelons qu'un des deux auteurs de cet article est un locuteur natif de l'anglais. Nous avons également pris le soin de poser la question à une vingtaine d'anglophones, d'origine anglaise et américaine, non-linguistes pour la plupart, qui sont unanimes à infirmer la position de Souesme (1999).

16. Cf. Kroch (1994), qui montre que les langues naturelles ne semblent pas tolérer les "doublets". S'il peut se trouver, au hasard des évolutions, que deux formes ou deux lexèmes deviennent parfaitement synonymes, l'un ou l'autre, dans ce cas, sera amené à disparaître ou à se différencier de la forme "rivale".

17. Tout récemment, Denis Jamet a lui aussi souligné l'incompatibilité entre le principe de l'invariance et l'évolution des langues naturelles lorsqu'il observe que "la théorie des invariants sémantiques [...] fait souvent fi de la diachronie et semble la passer assez rapidement sous silence, en oubliant parfois le phénomène d'évolution que connaissent toutes les langues" (2009 :

30). S'interrogeant sur l'existence d'un éventuel invariant de la forme *-ing* en anglais contemporain, Jamet arrive à la conclusion qu' "il n'est guère pertinent de proposer un invariant sémantique pour la forme *-ING* en anglais contemporain. La diachronie, en soulignant les trois origines différentes de la forme *-ING* en synchronie, récuse cette proposition" (2009 : 43).

18. Cf. De Vogüé (2006) pour plus de détails.

19. Guillaume et Franckel emploient *variation* ici pour désigner les différentes valeurs que peuvent exprimer les marqueurs, et non dans le sens que l'on prête habituellement au terme (voir par exemple Weinreich *et al.* 1968), qui implique que les locuteurs ont le choix entre deux formes, voire plusieurs, pour répondre à une même intention communicative.

20. Cette formulation nous est suggérée par Sylvester Osu (communication personnelle).

21. On objectera que c'est le propre de toute théorie : ses énoncés ne sont véritablement compréhensibles qu'à celui ou celle qui a fait l'effort de s'approprier ses principes, outils et méthodes. La Théorie X-barre paraît tout aussi obscure au linguiste non-initié aux subtilités du Gouvernement et du Liage, par exemple.

22. *Point de vue* est à prendre au sens large, et non par exemple au sens étroit de ce que l'on appellerait *modalité de type 3* (ou *appréciative*) dans le cadre de la théorie de Culicoli.

RÉSUMÉS

Notre propos ici est de montrer les problèmes que pose l'hypothèse de l'invariant, très répandue en France parmi les linguistes anglicistes. Nous examinons la notion d'invariant à la lumière de données de l'histoire de l'anglais, pour montrer la difficulté de réconcilier la vision statique du langage qu'implique l'invariant avec le dynamisme inhérent aux langues naturelles, qui se manifeste en particulier dans la variation et la grammaticalisation. Une approche statique basée exclusivement sur la forme de surface ne peut expliquer la distribution des marqueurs, en synchronie comme en diachronie. Nous avançons une solution plus flexible, compatible avec les théories actuelles du changement linguistique et prenant en considération les facteurs pragmatiques.

In this paper, we take a critical look at the notion of the semantic *invariant*, still widely accepted among French linguists working on English. We examine the *invariant* in the light of data from the history of English, in an attempt to show that such a framework is simply too rigid to take account of attested, dynamic phenomena such as variation and grammaticalisation in natural languages, and that the distribution of linguistic items, synchronically or diachronically, cannot be explained by a static approach based exclusively on the surface form. We argue instead for a flexible approach, compatible with current models of language change and taking the influence of pragmatic factors into account.

AUTEURS

BRIAN LOWREY

Université d'Amiens, CORPUS (EA 4295)

FABIENNE TOUPIN

Université François-Rabelais de Tours, Laboratoire Ligérien de Linguistique (EA 3850)